

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

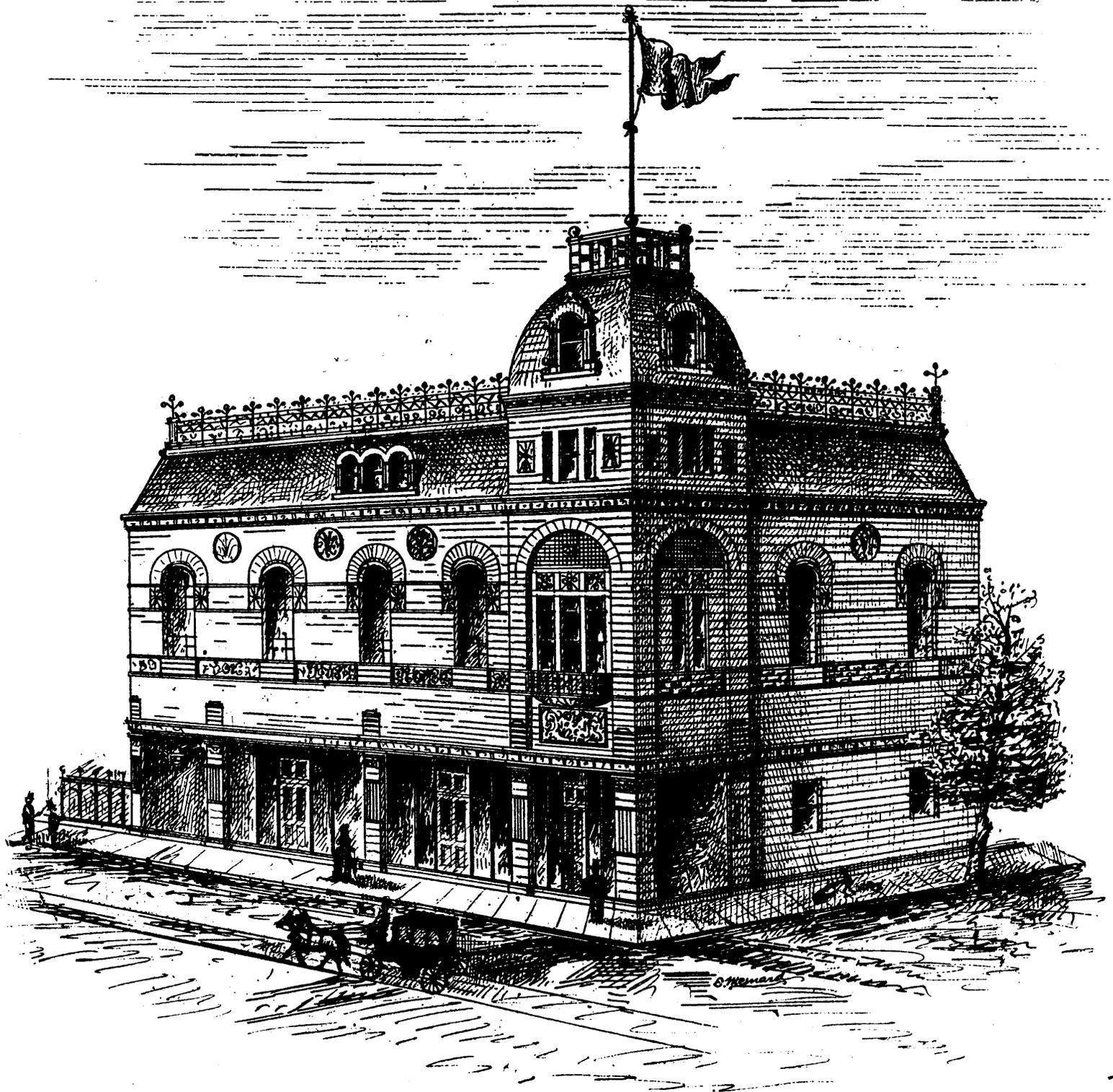
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

7^{ME} ANNEE, No 341.—SAMEDI, 15 NOVEMBRE 1890

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



BATISSE PROJETEE DE L'UNION CATHOLIQUE DE MONTRÉAL

CHAUSSE & MESNARD, ARCHITECTES

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 15 NOVEMBRE 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Notice nécrologique, par J. S. E.—Echos de la Bohême anachronique, par Dr R. Chevrier.—La bâtisse de l'Union Catholique de Montréal.—A travers le monde : Une visite au roi de Siam, par B. Maré de la Bourdonnais.—Salut au *G'aueur*.—Cueillettes et glanures, par Jules Saint-Elme.—a vie américaine (suite), par Louis de Saintes.—Correspondance, par Pierre Bédard.—"Et cecidit flos."—Primes du mois de novembre : Liste des numéros gagnants.—Feuilleton : Fleur-de-Mai (suite), par Georges Pradel.

GRAVURES : Bâtisse projetée de l'Union Catholique de Montréal.—Les transformations successives des chefs d'état en France, depuis Henri IV jusqu'à nos jours, (1589 1890) : portraits de Henri IV, Louis XIV, Louis XV, Barras, Napoléon I^{er}, Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe I^{er}, Napoléon III, M. Carnot.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	-	-	-	\$50
2 ^{me} "	-	-	-	25
3 ^{me} "	-	-	-	15
4 ^{me} "	-	-	-	10
5 ^{me} "	-	-	-	5
6 ^{me} "	-	-	-	4
7 ^{me} "	-	-	-	3
8 ^{me} "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront la tirage de chaque mois.



* * J'ai lu dans l'avant-dernier numéro du MONDE ILLUSTRÉ une causerie signée de moi et à laquelle je n'ai absolument rien compris, mais que je tiens à expliquer.

La semaine précédente, j'avais envoyé mon *entre vous* au journal, selon ma louable habitude, mais la poste suivant une coutume détestable qu'on lui reproche, a jugé à propos de la faire remettre à destination avec une journée de retard, et c'est ce qui m'a privé du plaisir de vous ennuyer un samedi.

Ne voyant pas ma prose quelques jours plus tard, je demandai de supprimer cette causerie qui était toute d'actualité et je priai un employé du journal de ne prendre qu'un passage, la définition ou plutôt le projet de fabrication d'un roi constitutionnel par Condorcet.

Malheureusement, on ne s'en est pas tenu là, on a continué et c'est ainsi que la fin de ma causerie a paru sans les trois colonnes qui précédaient.

On en est donc arrivé à faire une salade de ginseng, de roi constitutionnel et de comte de Paris, très difficile à digérer.

C'est une épreuve de plus.

* * Je parlais, l'autre jour, dans un article sur l'ouvrage de mon ami Faucher de Saint-Maurice, des Canadiens français et des Français portant des noms anglais ; oh ! Il y en a des milliers,—et, je

réfléchissais hier encore à ces singulières transformations, quand le hasard me fit rencontrer mon ami MacCarthy.

—Et comment va ? j'ai lu votre article sur le *Reste-t-on Français ?* de Faucher, vous avez même cité mon nom.

—Votre nom ? je n'y suis pas du tout.

—Eh oui ! je suis un de ceux dont vous parlez.

—Au fait, c'est parfaitement vrai, racontez-moi donc comment vous, Emile MacCarthy, ex-capitaine d'artillerie, chevalier de la Légion d'honneur, vous êtes devenu français ?

—Diable ! c'est toute une histoire que vous me demandez là, c'est l'histoire de l'Irlande et une partie de l'histoire de France ! mais je vais vous contenter en quelques mots :

—Ma famille est venue en Irlande, quand ? il y a longtemps, bien longtemps, puisque je constate dans de vieux parchemins qu'en l'an 1100, un de mes ancêtres inscrivit cette devise sur ses armes : *Sinsior clanna Mileagh*. (La plus ancienne des familles milésienne) à côté de cette autre qui a toujours été mon égide : *Forti et fidei, nihil difficile*. (Pour l'homme fort et fidèle rien n'est difficile).

Mes ascendants furent toujours en lutte avec la tyrannie odieuse de l'Angleterre et se révoltèrent contre elle, périodiquement, les armes à la main.

MacCarthy Mor, comte de Clancare, fut une victime d'Elizabeth—Donough MacCarthy, baron de Blarney et vicomte de Muskery, litta courageusement contre Cromwell.—Charles MacCarthy, comte de Clan Carthy se réfugia en France après sa révolte et fut tué dans un combat naval contre les Anglais.—Justin MacCarthy, son frère, commandant de l'armée catholique d'Irlande, défit l'armée protestante de O'Brien ; il fut créé duc et pair par Jacques II. Il vint en France après la chute de ce roi et servit dans l'armée française en qualité de lieutenant général.—Florence MacCarthy, baron de Kinsale, s'insurgea contre les anglais qu'il battit ; mais il tomba par trahison entre leurs mains et fut enfermé à la Tour de Londres où il mourut.—Son fils, incarcéré en même temps que lui, resta prisonnier 40 ans et passa en France après avoir recouvré sa liberté.

Dès lors, ma famille se dévoua entièrement au service de la France. Mon trisaïeul, Florence MacCarthy, officier supérieur dans la brigade irlandaise, est tué à la bataille de Fontenoy, contre les Anglo-Hollandais, en 1745—Son fils, Florence, devint le pupille du baron de Warren, maréchal de camp, en France ; il est élevé en soldat et devient capitaine de vaisseau dans la marine française. Il se maria avec Madeleine Fitz Gerald, sœur d'Edward Fitz Gerald, le fameux agitateur, dont la mémoire est vénérée en Irlande. Florence MacCarthy se perdit corps et biens dans les Antilles, et laissa un fils, mon grand-père.—Florence MacCarthy qui fut d'abord cadet de la marine, puis au retour d'une expédition en 1793, s'enrôla dans l'armée de terre où il fit brillamment son devoir pendant les campagnes de la République et de l'Empire. Blessé grièvement au siège de Lérida, en Espagne, par un coup de feu qui lui avait traversé le corps, couvert d'autres blessures, il vint mourir en France, laissant un passé glorieux, mais aucune fortune à son fils, Florence-Emile MacCarthy, mon père.

Il n'embrassa pas la carrière des armes, rompent ainsi, par devoir filial, avec les traditions de la famille, et cependant, quand vint l'année terrible, 1870, quoique âgé de 57 ans, il contracta un engagement volontaire, ne voulant pas rester inactif devant l'invasion allemande. Le sang qui coulait dans ses veines ne le permettait pas.

Mais il n'eut pas seul le mérite de servir la France volontairement dans ces jours néfastes, car ma bonne et regrettée mère et ma sœur figurèrent comme dames de charité dans nos ambulances militaires, soignant les malades et les blessés avec la plus touchante abnégation et le courage qui distinguent nos Françaises.

Quand à moi, mon histoire est courte : appelé par le devoir, après Sedan, à servir sous les drapeaux, je pris un engagement, je fis la campagne, puis m'étant passionné pour l'état militaire, je restai dans l'armée jusqu'en 1884, époque à laquelle je suis sorti avec le grade de capitaine d'artillerie.

Mais j'allais oublier un de mes parents,—telle-ment ces souvenirs de guerre m'absorbaient—un parent, *last but not least*, comme on dit en anglais, je crois, (car je commence à apprendre l'anglais depuis que je suis en Canada), un jésuite, le Père MacCarthy qui mourut en France, en 1833, après avoir été l'un des orateurs sacrés les plus brillants de son époque. Ordonné prêtre en 1814, il fut nommé évêque de Montauban en 1829, mais il crut devoir refuser cet honneur. Il fut pendant plusieurs années le principal prédicateur de la Cour.

—Oui, vous êtes bien Français.

—Certes, j'aime en effet notre belle France avec un amour que je ne puis ni ne veux dissimuler et qui serait prêt à s'exalter de nouveau, si notre patrie bien-aimée avait encore à passer par les épreuves terribles de la guerre et de l'invasion, mais j'ai toujours eu aussi une vénération profonde pour l'Irlande, berceau de ma famille et foyer de tant de souvenirs qui s'y rattachent. J'ai appris dès l'enfance à aimer ce pays en même temps que des sentiments d'un ardent patriotisme se développaient dans mon cœur pour la France.

Il avait fini, je regardai celui qui me parlait ainsi : un grand gaillard, beau garçon encore, malgré ses neuf lustres, tête intelligente, regard franc, net, calme, énergique et brillant, et je me suis dit que la France avait fait une belle acquisition en recevant à bras ouverts cette famille de proscrits qui compte dans ses aïeux des MacCarthy Mor et des Fitz Gerald.

Je compris autre chose aussi en l'entendant affirmer ses idées démocratiques et de travail, c'est que ce descendant de roi savait que pour être véritablement utile à l'humanité et à son pays, il vaut mieux se mettre à l'œuvre et se battre contre l'ennemi, plutôt que de réclamer un trône qui n'est plus vacant et de chercher à allumer la guerre civile dans sa patrie.

Et voilà comme j'appris l'histoire d'un brave fils de la Verte Erin, aujourd'hui si bon Français, et en passe de devenir Canadien.

Cette histoire est celle d'un seul de ceux dont je vous parlais, je ne sais si elle vous a intéressés ; quand à moi, elle m'a profondément ému.

* * Ces mots d'idées démocratiques me fait souvenir que c'est pendant ce mois des morts, que par un singulier contraste, les vivants se remettent au travail avec plus d'énergie et de courage que jamais.

Les écoles du soir viennent de s'ouvrir, ces écoles dont les débuts n'ont été observés, l'année dernière, qu'avec crainte par les uns, défiance par les autres, mais qui sont aujourd'hui en pleine prospérité. C'était hier une chose de l'avenir, un essai, une tentative, une innovation, aujourd'hui c'est un des éléments les plus essentiels du présent, une nécessité reconnue.

J'ai sous les yeux un passage d'un grand écrivain français, qui a été cité l'autre jour, à l'ouverture des écoles du soir, par un éminent orateur, et qui dit beaucoup en peu de lignes :

Aux constitutions comme aux édifices, il faut un sol ferme et nivelé. L'instruction donne un niveau aux intelligences, un sol aux idées. L'ignorance d'un peuple, quelque épaisse qu'elle soit, est une surface sans consistance ; un préjugé en désuétude l'ébranle en tombant ; une idée nouvelle qui surgit l'émeut autant qu'une commotion volcanique.

L'instruction des peuples met en danger les gouvernements absolus ; leur ignorance, au contraire, met en péril les gouvernements représentatifs, car les débats parlementaires, pour révéler aux masses l'étendue de leurs droits, n'attendent pas qu'elles puissent les exercer avec discernement. Et dès qu'un peuple connaît ses droits, il n'y a plus qu'un moyen de le gouverner, c'est de l'instruire.

Ce qu'il faut donc à tout gouvernement représentatif qui prend naissance dans l'élection, c'est un vaste système d'enseignement général, gradué, spécial, professionnel, qui porte la lumière au sein de l'obscurité des masses, qui remplace toutes les démarcations arbitraires.

Les écoles du soir, limitées l'année dernière à deux villes seulement, Montréal et Québec, se multiplient déjà partout, et les campagnes en auront bientôt.

L'habitant, le paysan, jouira des mêmes avantages.

Tant mieux !

Que de progrès les temps nouveaux ont apportés à l'humanité qui semblait s'être endormie pendant tant de siècles ! Et qu'il est bon de relire cet autre passage d'un écrivain, La Bruyère, que l'on ne taxera certes pas d'hostilité systématique envers la monarchie, et qui peint avec des couleurs saisissantes le paysan du temps de Louis XIV, ce monarque si vanté :

L'on voit, dit-il, certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus dans les campagnes, noirs, livides et tout brûlés de soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible. Ils ont une voix articulée et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine et, en effet, ce sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines. Ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

Il y a des gens qui appellent encore cela *le bon temps* ; non, mes amis, c'était le mauvais temps, un temps qui ne reviendra plus quoi qu'en disent certains individus, et je suis persuadé que si ces pauvres diables de paysans du temps de Louis XIV avaient su lire, ils auraient sans doute compris qu'ils avaient le droit de vivre comme des hommes et que ceux qui les exploitaient avaient des devoirs à remplir.

* * Le dernier numéro du MONDE ILLUSTRÉ contenait une poésie intitulée *Au Roi*, dont l'auteur ne s'est pas fait connaître malheureusement, car son talent et les idées dont il semble être le père méritent autre chose que l'anonymat.

Cependant je crois utile de prévenir le comte de Paris, que j'ai le plaisir de ne pas le reconnaître comme roi, puisqu'il ne l'est pas, que cette pièce ne donne pas une idée exacte de la hauteur à laquelle se sont élevés les poètes Canadiens, mais s'il n'est pas fier de cette œuvre de génie qui lui est dédiée, il faut avouer qu'il est difficile—pour un roi.

Quant à moi qui ne suis ni roi, ni prince, ni duc aussi, si un poète m'adressait une épître de ce genre, je le poursuivrais certainement devant les tribunaux.—Mais j'ai si mauvais caractère !

* * Une jolie réflexion d'un excellent homme, royaliste avoué, mais peu enthousiaste de la générosité dont un *Monseigneur* (qui n'appartient pas au clergé, Dieu merci !) a fait preuve dernièrement à Montréal.

—Ça, un prétendant, dit-il, allons donc ! un prétentieux, tout au plus.

Le mot fera son chemin, je crois.

Leon Ledoux

NOTICE NÉCROLOGIQUE

C'est avec une douleur bien vive et un deuil profond que nous annonçons aujourd'hui à nos lecteurs la mort d'un de nos plus distingués collaborateurs, M. Chs.-M. Ducharme.

M. Ducharme a succombé, vendredi dernier, à une pleurésie pulmonaire qui le minait depuis longtemps. Il est mort à l'âge peu avancé de vingt-six ans.

La profession du notariat perd en lui un de ses plus fidèles comme de ses plus intelligents praticiens et la littérature nationale un de ses plus vigoureux champions de la dernière génération, dont les brillants talents donnaient à son pays les plus belles espérances.

Les habitudes du MONDE ILLUSTRÉ regretteront plus que tous les autres encore, peut-être, l'absence de cette subtile et aimable prose, cette exquise poésie auxquelles le jeune écrivain, depuis quelque cinq ans, les avait accoutumés.

Aussi nous empressons nous, au nom de tous nos patrons, auteurs et collaborateurs du MONDE ILLUSTRÉ, de déposer sur cette fraîche tombe un

bouquet des sympathies les plus sincères, du plus vif regret.

Notre journal publiera, la semaine prochaine, avec le portrait du regretté défunt, une biographie due à la plume d'un autre de nos collaborateurs, de ses intimes amis.—J. S. E.

ECHOS DE LA BOHÈME CANADIENNE

Paris, octobre 1890.

A Paris, dans l'ancien quartier Latin chanté par Murger et Musset, tout près de l'église Sainte-Geneviève, aujourd'hui le Panthéon, il est une Bohême Canadienne d'où la gaieté n'est pas bannie, mais que l'ardeur au travail épure et empêche de dévier vers des sentiers de plaisirs et de folies, d'où l'on revient difficilement.

Jeunes gens de cœur et de principes, ils se sont groupés entre eux et ont formé un noyau distinct, par ses habitudes comme par ses croyances, dans ce grand Paris où la négation de tout est à l'ordre du jour. Anxieux d'être à la hauteur d'une profession embrassée malgré son ingratitude et ses ennuis, ils ont compris l'utilité, la nécessité même de perfectionner des études déjà solides et de recueillir de la bouche des maîtres de la science les solutions de problèmes jusqu'aujourd'hui énigmatiques. Ils sont venus grossir le nombre des étrangers de toute nationalité qui affluent aux cliniques des Charcot, des Calmet, des Péan, des Tarnier et de tant d'autres dont la célébrité rendrait l'énumération oiseuse. Ils ont voulu prouver que la science chez nous n'est pas lettre morte, et nous nous sentons un peu de fierté de pouvoir répondre à ceux qui veulent bien nous entendre que nous venons de bien loin, des neiges du Canada, où l'on parle encore français, où l'on aime toujours la France...

Mais les sacrifices de travail, de temps et d'argent que les membres de cette nouvelle Bohême s'imposent ne sont pas uniquement en prévision d'un avenir dont ils assurent l'entier succès, ne sont pas au seul point de vue matériel, égoïste des numéraires. Non, ils ont visé plus haut.

C'est une soif de savoir et de bien savoir qui les anime ; c'est même le désir de faire rejaillir sur leur pays les quelques bribes d'une célébrité acquise au contact de ces hommes dont la vie est une lutte continuelle avec les questions ardues et obscures qu'ils démêlent et finissent par éclairer.

Depuis quelques mois, ce fut une véritable course au clocher, et de toutes parts les Canadiens sont accourus revendiquer aux amphithéâtres et dans les hôpitaux une place à laquelle ils avaient droit depuis longtemps. Aussi les a-t-on reçus à bras ouverts.

—Mais les Canadiens, c'est nous ! nous répétait l'autre jour un gynécologiste distingué de la Maternité.

Mais au moment où j'arrive, la Bohême est en deuil ; c'est qu'elle va perdre un de ses membres dont nous envions peut-être le sort. M. le Dr C. Lavolette retourne au pays qu'il quittait il y a près de deux ans, emportant avec lui un bon bagage de connaissances sérieuses qu'il mettra à la disposition de ses compatriotes de Montréal. Notre ami a suivi des spécialistes de Vienne et de Berlin ; de là il est passé en Angleterre s'initier aux secrets de la gorge et du larynx aux leçons de l'illustre McKenzie. Mais il a dû quand même revenir à Paris, dont la supériorité est incontestable.

C'est qu'en France les Ecoles, les Hôpitaux et les Universités sont subventionnés par le gouvernement, et qu'on n'est pas à la merci des souscriptions publiques qui laissent souvent vide l'escalier des pauvres et des malades. Les cours sont donnés gratuits par des professeurs émérites à qui veut les suivre. La Législature n'a jamais été plus pratique, et c'est ce qui explique que la France est toujours la première dans la voie des grandes découvertes.

Il y a un instant, je vous parlais du Panthéon dont la large coupole et les superbes colonnes abritent la Bohême Canadienne, et je ne vous ai pas dit que nous avions choisi cet endroit parce qu'il était un coin paisible, un nid ignoré où les bruits de la rue n'arrivent qu'amortis et plutôt

comme un roulement lointain, sourd et presque doux à l'oreille. De plus, nous sommes en bonne compagnie, car sur le frontispice du chef d'œuvre de Soufflot on lit cette inscription en relief : "Aux grands hommes la Patrie reconnaissante."

En outre, nous avons en face de nous, à deux pas, la bibliothèque de Médecine. Quand une question nous embarrasse, qu'un volume manque aux rayons de notre collection—ce qui n'est pas rare—nous traversons la rue et allons secouer la poussière de bouquins qui sentent la vétusté et qui gardent l'empreinte des doigts qui les ont feuilletés ; et là, perdus au milieu d'un nombre infini d'auteurs, nous nous oublions dans de longs tête-à-tête dont les heures s'écoulent aussi douces qu'au théâtre et plus rapides qu'au bal.

Cette colonie d'un autre hémisphère est, voyez-vous, une Bohême perfectionnée, aux habitudes régulières et même où le confort n'est pas un mot mystérieux et dont on respectait jadis les secrets coûteux. A sept heures précises, la Bohême s'éveille et nul n'a le droit de faire la cour davantage au duvet de son alcôve douillette et chaude. Un brin de toilette, une tasse de café noir, une heure de travail, une poignée de main et nous nous éparpillons dans le grand Paris.

Le rendez-vous est à la "Crémérie Polidor," le bouillon favori des étudiants. Il y a là toute une étude à faire, mais à plus tard. Je vous laisse, car ce soir la Bohême s'assemble pour regretter le départ du Dr Lavolette, qui s'embarque pour le Havre et de là pour le Canada.

M. Généreux, fils, de Montréal, fera la traversée en même temps. Nous leur souhaitons bon voyage en attendant notre tour.

Dr R. Chevreux

LA BATISSE DE L'UNION CATHOLIQUE

(Voir gravure)

La gravure de notre première page représente une vue en perspective de l'édifice que l'Union Catholique, de Montréal, se propose de faire construire le printemps prochain, au coin des rues Bleury et Saint-Edouard. La bâtisse, qui aura 80 pieds de front sur la rue Bleury et 60 sur la rue Saint-Edouard, sera en pierre de taille et de style renaissance. Le rez-de-chaussée sera loué pour des magasins, et la salle, qui pourra contenir 1.000 personnes, dont 600 assises, est située au premier étage ; la bibliothèque, pouvant contenir 3.000 volumes, se trouve dans une galerie faisant ceinture à la salle ; les murs et les plafonds seront garnis d'ornements en plâtre décoré.

Les plans ont été préparés par M. Ernest Mesnard, jeune architecte de talent. M. Mesnard est fils de M. Felix Mesnard, sculpteur, et neveu de M. A. Mesnard, de Perreault & Mesnard, architectes, où il a étudié pendant plusieurs années.

M. E. Mesnard a ouvert un bureau au No 77, rue Saint-Jacques, avec notre collaborateur, M. J. A. Chaussé, architecte bien connu de la partie Est, pour y exercer leur art sous la raison sociale de "Chaussé & Mesnard."

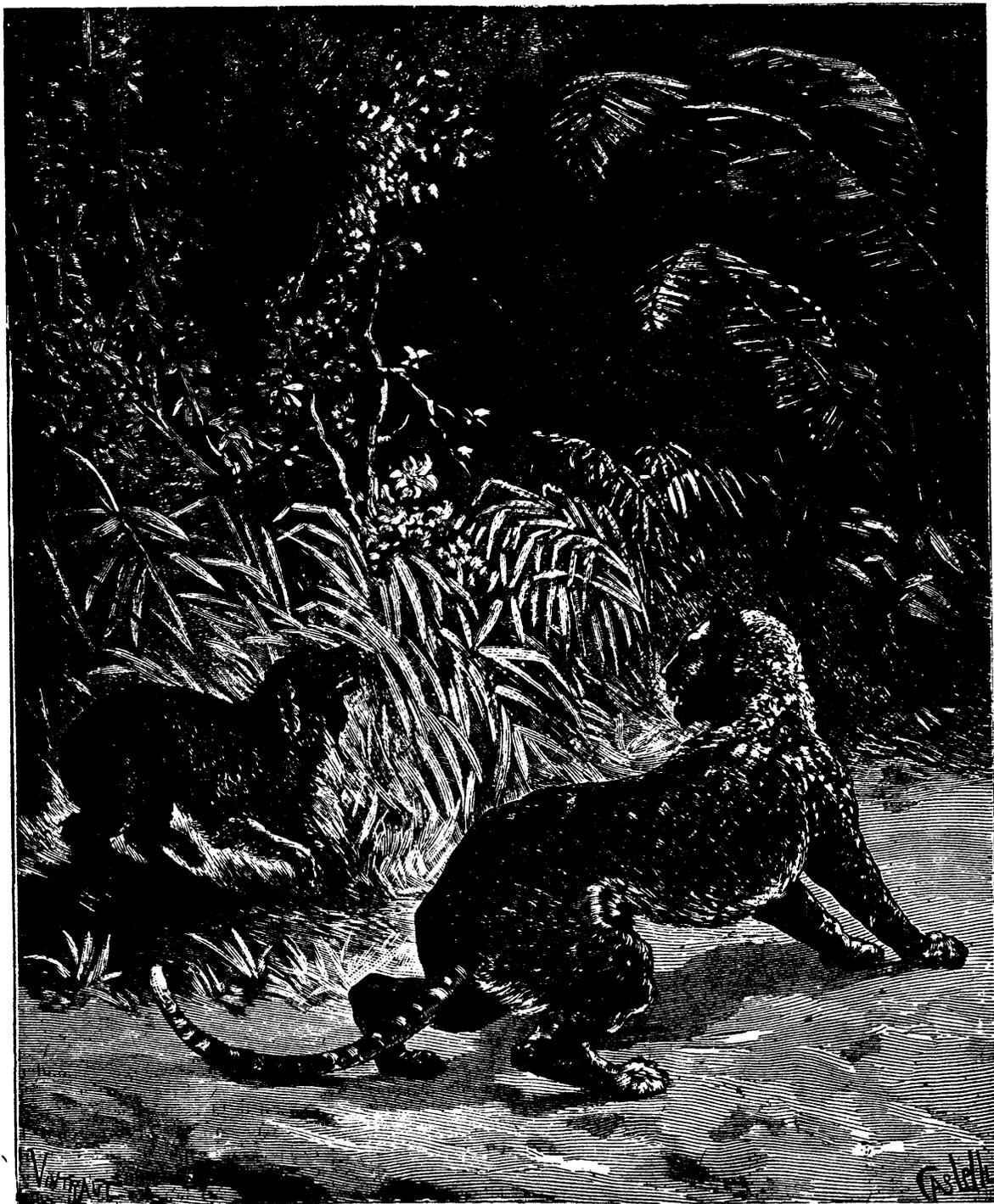
Nous souhaitons à ces messieurs tout le succès qu'ils méritent.

On ne connaît jamais bien un pays dont on ignore la langue.—G. TAURNADE.

La lecture procure à l'esprit de nombreuses satisfactions et fait connaître bien des choses utiles aux intérêts matériels.—AD. RION.

La richesse des parents facilite bien souvent la corruption des enfants, car il est rare que richesse et économie se rencontrent. Avec la prodigalité vient la dissipation et les mille vices qui leur font cortège. L'économie convient aux hommes, aux femmes, aux enfants, aux vieillards, aux riches, aux pauvres ; à tous elle est profitable et donne moyen d'être utile.

A TRAVERS LE MONDE



Un jeune chien était destiné à servir d'appât.—Page 453, col. 1

UNE VISITE AU ROI DE SIAM

Il y avait plus de quinze jours que j'étais à Moulmein, lorsque je reçus ma nomination d'ingénieur interprète attaché à la mission scientifique anglaise qui se rendait à Bangkok. Ce fut avec un vif plaisir, on peut le croire, que j'appris cette destination. Mon désir toujours si vif de voir de nouveaux pays allait être satisfait ; cette fois, c'était une contrée entièrement sauvage, où jamais Européen n'avait mis le pied, que j'étais appelé à parcourir.

Notre mission avait pour but de reconnaître la contrée, afin de présenter au gouvernement siamois un plan pour l'établissement d'une ligne télégraphique allant de Bangkok à Tavoy, en Birmanie, les Siamois devant étudier le pays compris dans leurs frontières.

Pas de retard ! Le 8 décembre 1881, je reçois ma nomination ; le 9 je quitte Moulmein, le 10 j'arrive à Tavoy et le 11 mon éléphant, après avoir

traversé la rivière, prit le chemin de Bangkok. De chemin, à vrai dire, il n'y en a pas ; il faut s'en tailler un à travers les forêts et les jungles épaisses couvrant encore d'énormes territoires, qui ne sont traversés que par d'étroits sentiers servant de communication d'un village à l'autre. Cette végétation puissante cache le relief du sol et, de haut, l'on n'aperçoit qu'une mer de verdure légèrement moutonneuse où disparaissent des vallées et des gorges, des rivières et des torrents, des marais et des clairières, sans parler des collines et surtout des montagnes dont les plus élevées dépassent 6,500 pieds d'altitude.

Du riz, un peu de maïs, des patates douces, des citrouilles, de mauvais melons, des bananes, du coton, du tabac et un peu de cannes à sucre, telles sont les productions de la contrée. La population, très clairsemée, est composée de Birmans, de Talaings, de Shans, grands chasseurs de chevaux sauvages, et de Karengs ; ces derniers, les moins nombreux, se rencontrent dans les montagnes qui vont former la frontière entre le Siam et la Birmanie.

Ces peuplades sont industrieuses ; elles savent travailler le fer dont elles font des marmites, des hachettes, des serpes, des pioches ou des couteaux. Elles fabriquent aussi une belle arbalète qui porte bien la flèche, des canots légers et gracieux taillés dans un seul tronc d'arbre, des pipes de terre décorées avec goût et mille petits ouvrages qui dénotent une singulière habileté de main. Quant aux femmes, elles savent tisser de fines pièces de toile blanche ou noirâtre.

De place en place, on rencontre des villages entiers de teinturiers ; lorsqu'on en approche, la profession des habitants se décèle par la quantité de pièces de toile teintes d'indigo qui sont mises à sécher sur des cordes ou des lianes. Chacun de ces villages donne son nom aux pièces d'étoffe qu'il fabrique, si bien que la qualité n'en est plus désignée que par le nom du village même. On peut en dire autant des boîtes et coffres en laque que les Shans fabriquent en grande quantité, genre de travail dans lequel ils ont acquis une légitime réputation. Les arbres de la forêt, coupés à deux ou trois

mètres au-dessus du sol, remplacent, chez les montagnards moïs, les pilotis que les Birmans fichent à terre pour y établir le plancher de leurs habitations ; les Moïs, que l'on retrouve aussi bien dans la Birmanie que dans le Siam, la Cochinchine et l'Annam, appartiennent à une même race qui s'est réfugiée dans les contrées montagneuses et dans tous ces pays est désignée sous le même nom ; ce sont vraisemblablement des négritos.

A Méta, au bout de deux jours de route, nous faisons une halte d'une journée pour attendre nos collègues les ingénieurs siamois ; mais, comme sœur Anne, nous ne voyons rien venir et... nous reprenons notre route.

Il y avait cinq jours que nous marchions, lorsque nous pénétrâmes dans une partie de la forêt extrêmement épaisse, presque inextricable, pour arriver à la passe de Nat-yay-Doung. Le col est si étroit que nos éléphants ont peine à se frayer un chemin. Ces forêts de teck et de bambou sont le repaire habituel de bêtes malfaisantes ou féroces, qu'on aime guère à rencontrer sur son chemin : tigres, panthères, ours et serpents.

Nous mettons huit jours pour atteindre le premier village siamois important. C'est pendant cette partie du voyage que le directeur des télégraphes de la Birmanie tua un superbe serpent python, si gros qu'il le prenait tout d'abord pour un tronc d'arbre. Ce serpent mesurait 26 pieds de long. Au bruit que faisait le python en se débattant dans la jungle, l'éléphant du chasseur eut une si belle frayeur qu'il l'emporta à un demi-kilomètre de là. Les naturels sont friands de la chair du python ; mais j'avoue, au risque de perdre ma réputation de gastronome, que je n'y ai jamais goûté.

La nuit suivante, ce fut à mon tour de faire preuve d'adresse. Depuis deux jours, une panthère noire nous suivait à la piste ; je résolus de nous débarrasser de ce voisinage incommode et dangereux. On me construisit, avec de fort bambous, une sorte de belvédère du haut duquel je pouvais surveiller les abords du camp.

On avait eu soin d'attacher solidement à un arbre un jeune chien destiné à servir d'appât. Depuis une heure et demie, j'étais à mon poste, et en raison de l'immobilité forcée que je gardais, aussi bien que de l'engourdissement qui résultait pour moi des fatigues de la journée, j'allais succomber au sommeil, lorsque la panthère sortit brusquement du fourré, toute prête à s'élaner sur la victime tremblante qu'on semblait lui offrir. Au mouvement que je fis, l'animal dressa la tête et dirigea de mon côté ses yeux de feu.

J'en profitai aussitôt pour tirer. Ma balle coïncida, pénétrant dans le haut du museau de la bête, lui fracassa le crâne. C'était un beau coup et mes compagnons ne me marchandèrent pas les compliments.

Deux jours plus tard, nous rejoignons le Thoung-Kala, affluent du Mékoy, que nous suivons un certain temps, ne rencontrant que des habitations isolées ou de misérables hameaux.

C'est le 20 décembre seulement que nous arrivons en vue d'une ville siamoise de quelque importance. Nous y passons la journée du lendemain, et nous reprenons notre course à travers des forêts de sapan jusqu'à Kambury, sur le Tachin, affluent du Meinam, à 30 milles de Bangkok. De Kambury, nous gagnons ensuite Pra-Pratom, grande ville où se tient la foire la plus importante du royaume et où l'on remarque une pagode qui passe pour être la plus grande de Siam.

Cet édifice, élevé sur une série de terrasses et de plateaux, embrasse un espace de près de 11,000 mètres de terrain, enclos et plantés de jardins ; au centre s'élève la pagode, dont le pinacle se dresse à 116 mètres au-dessus de la mer.

De Pra-Pratom, où nous avons séjourné une journée entière, nous nous rendons à Méklong, port très commerçant, qui entretient des relations suivies avec Ytiane, Tsomphong et Singapour.

Après Bangkok, Méklong est le port le plus considérable de Siam, et il exporte principalement du riz ; aussi ne faut-il pas s'étonner d'y voir, à côté des jonques chinoises et siamoises, des bâtiments originaires d'Europe ou des principales colonies d'Orient.

C'est à Méklong que nous nous embarquons sur

une canonnière que le roi a mise à notre service et qui, en vingt-quatre heures, nous fait passer devant Paknam, à l'embouchure de la rivière Cronstادت du Siam, et nous dépose sur le quai de Bangkok, la Venise orientale.

Dès le lendemain de notre arrivée, nous fûmes reçus par le roi de Siam, alors âgé de vingt huit ans et qui était sur le trône depuis 1868. Nous pénétrâmes dans le palais entre deux haies de soldats qui avaient assez bon air et ne manœuvraient pas trop mal. L'assemblée était nombreuse ; la plupart des courtisans et des fonctionnaires étaient vêtus de costumes extrêmement riches, chargés d'or et de diamants, quelques-uns, bardés de décorations européennes.

Quant au roi, debout sur une estrade élevée de trois marches, assisté de ses deux enfants qui pouvaient avoir de quatre à six ans, il portait une robe de soie jaune sur laquelle étaient brodés, au milieu de l'or et des pierres fines, des dragons et des fleurs. Pour coiffure, il avait une sorte de chapeau pointu, tout doré, également orné de pierres précieuses.

Nous lui fûmes présentés par le résident anglais. Lorsque le roi apprit ma nationalité, il me fit un accueil particulièrement aimable, il me prit les mains et me dit en français, tout en me montrant son fils : " J'amènerai mon fils à Paris, pour qu'il y fasse son éducation ". Je répondis à cette gracieuseté par quelques phrases de circonstance qui mirent fin à notre réception.

Le soir, il y eut en notre honneur grand dîner, réception, spectacle varié, danse marionnettes avec accompagnement d'une musique peu différente de celle à laquelle nous avions fini par nous habituer en Birmanie, mais qui s'en distingue cependant par un usage abusif des gongs. La soirée se termina par un feu d'artifice sur le Meinam, dont toutes les maisons flottantes, éclairées par les lueurs multicolores des feux de Bengale, produisaient l'effet le plus pittoresque et le plus inattendu. On aurait cru le paysage éclairé par d'immenses bœufs de pharmacien, et cette impression, pour le moins bizarre, eut instantanément le don de me rappeler Paris et l'aspect mouvementé de ses rues, le soir.

Par une délicate attention, durant tout notre séjour dans sa capitale, le roi de Siam, nous fit apporter toute sorte de plats et de mets, tels que paons et faisans rôtis, gâteaux et pâtisseries, accommodés au palais par son cuisinier français. Parfums bien-aimés de la cuisine nationale, il n'en faut pas davantage pour vous rappeler le souvenir de la patrie.

Le lendemain et les jours suivants, nous entrâmes en rapport avec le ministre et les ingénieurs, qui avaient reçu la mission d'étudier le tracé que nous avions adopté pour la ligne télégraphique de Tavoy à Bangkok. Mais, par une singularité merveilleuse, bien qu'ils n'eussent aucune carte sérieuse de l'intérieur du royaume de Siam, bien qu'ils n'eussent fait aucune étude, si légère fût-elle, de la question, ils ne voulurent pas entendre parler de la passe de Nat-yay-Doung. Ils déclarèrent formellement vouloir que la ligne passât par le col d'Amya, bien que cette route fût dangereuse et qu'on ne rencontrât dans cette direction que des forêts inhabitées et plusieurs chaînes de montagnes qu'il faudrait franchir. Mais, d'ailleurs, c'étaient là des détails insignifiants pour eux et sans aucune importance.

Nous n'eûmes aucun rapport avec le second roi qu'on disait très affable et qui vient de mourir tout récemment dans un âge très avancé. Quant à la reine, nous ne fîmes que l'apercevoir : adorablement jolie, elle paraissait jouir à Bangkok d'une extrême popularité ; elle s'est noyée peu de temps après notre départ de Bangkok, dans le Meinam, avec le jeune prince que le roi nous avait annoncé vouloir amener en France. Cet événement a, paraît-il, causé au roi un profond chagrin. Il n'a pu témoigner à la morte toute son affection qu'en lui faisant de somptueuses funérailles qui durèrent trois jours et dont le souvenir se conserva longtemps non seulement chez les habitants de Bangkok, mais aussi chez tous les Siamois ; car la foule accourue des provinces pour assister à cette cérémonie fut véritablement prodigieuse. Bangkok possède une nombreuse population européenne de colons, de planteurs et de commerçants, aussi y

voit-on quantité de maisons européennes, de comptoirs, de banques, d'hôtels, avec une église catholique située sur une hauteur et une chapelle protestante.

Mais le monument le plus curieux de la ville est la pagode, où l'on remarque une statue de Bouddha faite d'une émeraude de 0m,68 de haut sur 0m,32 d'épaisseur. Cette émeraude, en admettant que ce ne soit pas tout bonnement du verre coloré, n'aurait pas de prix, car on ne connaît pas sa pareille.

Elle aurait fait partie du butin ramassé par les Siamois, pendant leur dernière guerre avec les Birmans. On voit encore, dans ce temple, deux reliefs en or de Bouddha de grandeur naturelle, décorés de diamants gros comme des œufs de pigeons, et de pierres précieuses, ainsi qu'une série de fresques fort curieuses. Nous faisons les mêmes réserves au sujet de ces statues qui auraient une valeur colossale, si elles étaient en or massif.

On sait que l'habitude qu'ont les habitants de jeter dans la rivière tous leurs immondices et les débris de toute sorte, engendrait périodiquement, avec les vases qui se découvrent à marée basse, des fièvres et des maladies épidémiques extrêmement graves. Tandis que nous étions à Bangkok, le choléra, la petite vérole et la fièvre typhoïde y sévissaient simultanément. Nous-mêmes n'étions pas très bien portants ; plusieurs de nos compagnons souffraient encore de la fièvre des jungles. Comme nous n'avions pu nous entendre avec les ingénieurs siamois et que rien ne nous retenait plus dans la ville, nous ne tenions guère à demeurer plus longtemps dans ce foyer d'infection. Nous primes donc congé du roi et nous acceptâmes l'offre qu'il nous fit de gagner Singapour sur la canonnière siamoise *Le Régent*, qui était en partance.

A. MAHÉ DE LA BOURDONNAIS.

SALUT "GLANEUR !"

Le Glaneur, revue des jeunes, publiée à Lévis, P.Q.—P. G. Roy, secrétaire de la rédaction. Broch. in-12, 32 pages. \$1.00 par an.

Nous avons reçu *Le Glaneur* et nous sommes obligés d'avouer notre étonnement.

Certes, lorsque nous entendions parler d'une revue des jeunes à Québec, nous nous imaginions que les choses seraient bien faites, mais le premier numéro surpasse de beaucoup ce que nous attendions. Nous l'avons lu d'un bout à l'autre et nous n'avons que des louanges à donner aux productions de nos jeunes littérateurs.

Le Glaneur arrive en son temps et par ce fait il sera viable, car le destin veut que nous ayons une littérature nationale, et c'est la jeunesse actuelle qui semble appelée à asseoir sur des bases inébranlables, l'œuvre des Garneau, Ferland, Crémazie, Boucherville, Fréchette.

Cependant, il faut que les efforts de ces jeunes soient récompensés, et pour cela il faut que leur journal existe. C'est pourquoi nous invitons les amateurs de littérature à s'abonner.

Ils auront pour leur argent, car *Le Glaneur* s'est assuré la collaboration de MM. Gauvreau, Fridolin, Ruthban, Filion, Vébert, Bédard, Lorrain, Langlois, Sulte, Brunat, Lemay, Saint-Elme, Roy et Massicotte.

Succès au nouveau confrère.

Les blessures faites par les indifférents sont peut-être douloureuses, mais elles ne laissent pas de cicatrices.

Nos domestiques ne voient pas toujours ce qu'on leur montre ; mais ils voient toujours ce qu'on leur cache.

Petit dictionnaire drôlatique :

Diamant.—Petite pierre brillante qui raye le verre et la vertu de certaines femmes.

Médecine.—L'art de tuer les gens sans déranger la police.

Progrès.—Abandon successif des traditions.

Vie.—Voyage pour lequel on ne délivre pas de billet de retour.

Vieux garçon.—Un déserteur qui blague l'armée.



UNE SÉANCE DE PHRÉNOLOGIE

A MADEMOISELLE ALICE W., MONTRÉAL

Savez-vous qu'il n'a pas mal su du tout trouver la note juste le phrénologue de rencontre au traitement duquel j'ai eu le plaisir de me voir soumis, l'autre soir, en votre estimable compagnie !

Quand je dis qu'il a trouvé la note juste dans ses oracles phrénologiques, il est bien entendu que je parle pour ce qui me concerne, tout simplement, car pour ce qui est de votre cas, ma bonne amie, je ne voudrais pas m'exposer à froisser votre modestie, en déclarant tout haut ce que je pense tout bas, à savoir qu'il vous a dit bien des vérités, pour le moins autant qu'à moi-même.

Je n'en suis pas jaloux, bien au contraire, et j'applaudis de tout cœur à la justesse de son raisonnement. Seulement, je veux vous dire que ce qu'il vous a déclaré après avoir longuement et sagement palpé votre crâne, il y a belle lurette que moi, qui ne suis pas phrénologue pourtant, je l'avais lu dans vos yeux !

Voyons plutôt que je m'explique. N'a-t-il pas dit avec de grands airs sérieux, que vous avez tout ce qu'il faut... pour faire une parfaite jolie femme ! Ma foi, en voilà, d'une vérité de La Palisse. Il faudrait être aveugle, ce me semble, pour avoir besoin de remonter jusqu'au sommet de votre tête, à l'effet de constater cela !... Et vous n'ignorez pas que j'ai encore mes bons yeux de vingt ans...

Vous serez très autoritaire, paraît-il, s'il faut en croire notre diseur, et très portée à prendre part—même en ménage !—une grande part de l'initiative. Ce n'est pas toujours un mal, pourvu qu'on évite les excès. Je vous félicite donc de cette énergie, de cette détermination que M. le phrénologue a découvert sous votre cuir chevelu ; mais, ici encore, je dois vous dire que j'avais cru remarquer chez vous, déjà, quelque chose dans ce genre là. Oh ! votre caractère, c'est une de ses richesses, une de ses nombreuses beautés, il est trop largement ouvert pour qu'un tant soit peu connaisseur l'ignore bien longtemps !

Il a trouvé de plus que vous avez une très heureuse mémoire, un cœur pétri de fidélité et d'attachement sincère—gloire à vous, voilà une marchandise qui se fait de plus en plus rare chez vos jeunes congénères des temps présents !—que vous saurez jouir de l'argent sans pressurer votre mari, que vous n'êtes pas bien amoureuse—ici, j'ose croire qu'il s'est un peu trompé—que vous ferez une femme posée, soignée, active, un ange du foyer en un mot, dans toute la force du terme ! Toutes mes félicitations !

Voyez-vous, on est physionomiste ou bien on ne l'est pas, sans vouloir le moins du monde déprécier le savoir de notre phrénologue, je trouve que sa haute science n'est pas inabordable. Moi qui n'ai pas du tout sa délicatesse de toucher et moins encore, va s'en dire, ses coulées franches pour pratiquer, comme lui, le vieux parent, avec le si intéressant sujet que vous lui faisiez, l'autre soir, j'ai, tout-fois, la prétention de croire que mon œil, non moins bien ses doigts subtils, a pu sonder les profondeurs de votre caractère. Tout simplement ai-je voulu constater une chose, c'est que nos déductions, à très peu d'exceptions près, vous l'avez vu, se sont parfaitement rencontrées. Elles n'ont plus besoin que de votre assentiment pour se croire, dès à présent, l'expression parfaite de la vérité...

Parlerai-je de mon cas, tel que traité par notre homme ? Qu'il me suffise de répéter qu'il a frappé juste, en autant que je me connais moi-même. Dites, qu'en pensez-vous ? Ce défaut de physionomie, tout le monde me le connaît. Que je puisse le vaincre ; que m'entendre et me voir à l'œuvre me servent mieux auprès de ceux qui ont affaire à moi, que d'apercevoir ma figure austère, je suis si prétentieux que de le croire. Qu'une énergie dure à mâter me donne raison de bien des empêche-

ments, en d'autres termes, réalise la fière et belle devise de la noble Pologne dont j'ai fait, de longtemps, mon mot de passe : " L'obstacle m'encourage ", c'est ma suprême ambition. Que je doive être un fidèle et ardent disciple de Thémis, je tiens à honneur de ne me faire jamais le serviteur d'une femme, fut-ce même une déesse, sans y aller de ces vertus. Que je sois un *faiseur* et un *ramasseur* d'argent, en tant que c'est un moyen de servir de plus nobles intérêts, personne, je pense, ne m'en fera reproche. Et cent autres choses du même calibre à propos desquelles il a effleuré la vérité, du *bout du doigt*, notre charmant prophète.

Mais en voilà assez sur mon compte et que trop déjà. Au reste, je ne suis pas fâché, je l'avouerai bien candidement, dans un article où j'ai été très exposé à me mettre un brin trop en cause, de m'être laissé gagner par le charme du sujet à parler surtout de vous, bravant les foudres de votre modestie.

Sans presque m'en douter, il se trouve que je suis heureusement tombé sur le vrai et unique moyen d'intéresser mes lecteurs à une petite sylvète de famille, sujet tout intime et qui se serait révélé guère attirant, pour la très grande majorité d'entre eux, et plus... si j'avais été le seul figurant !

Le saint-Ehry

LA VIE AMÉRICAINNE

(Suite)

En dépit de si belles promesses, souvent M. le Commissaire d'Immigration enverrait tout au diable. C'est un bien brave homme, dit-on. Mais franchement la bonté a ses limites, et c'est une tâche pleine de responsabilités que celle de faire des mariages, encore plus d'expédier des épouses à des inconnus qui demeurent à cinq ou six cents lieues, et tout cela pour le roi de Prusse. On se rebifferait à moins, surtout quand pour récompense de ses peines on reçoit des épîtres de ce genre, car c'est inévitable :

Monsieur le Commissaire,

" Décidément, vous n'avez pas la main heureuse. Je vous demande une femme blonde, et vous m'en envoyez une châtaine.

" A la première inspection du sujet, j'ai failli refuser d'en prendre livraison ; mais ensuite, réfléchissant que l'article féminin est assez rare ici, je me suis résigné à l'accepter, en si mauvaise condition qu'il fût. Vous ne devez qu'à cette circonstance que je ne vous aie pas renvoyé votre expédition.

Et ce n'est pas tout. J'attendais évidemment une femme intacte et complète. Au lieu de cela, vous m'envoyez un pied privé de deux doigts, une bouche veuve de quatre dents—est ce bien tout ce qui manque ?—et des bourrelets de coton, fausses nattes et autres superfluités dont je n'ai que faire.

" Malheureusement je n'ai pas fini. Ma femme regimbe toute la nuit et ronfle comme un soufflet de forge. Pour pouvoir dormir tranquille, je suis obligé de me réfugier dans l'écurie.

" Que ne m'avez-vous au moins prévenu de tout cela ? Et dire que j'avais rêvé la paix et le bonheur dans le mariage !

" La seule compensation à mon malheur est de manger de bonne choucroute et de trouver des boutons à mes chemises.

" Voilà pourquoi je me résigne à la garder.

" Votre humble serviteur,

" HEINDRICH UNDANKBAR "

Si ce n'était que cela encore. Mais il y a des gens sans cœur, toujours disposés à rire des choses les plus sérieuses.

Comment conserver son sang froid à la réception de lettres semblables ?

Monsieur le Commissaire,

" J'appartiens à la race blanche et je désire une

épouse. Mais je ne suis pas difficile sur le choix. Envoyez-m'en une..., quelque chose d'à peu près, de n'importe quelle nationalité, blanche ou noire. Au fait, une noire est préférable. Elle peut m'aider dans mes travaux sans craindre les marques de suie, car je suis fumiste, pour vous servir.

" RIGOLE."

Oui, je vous crois, et même doublement fumiste.

* *

Ces correspondances, authentiques sinon dans la forme, du moins dans le fond, prouvent amplement la nécessité d'agences matrimoniales. M. le Commissaire d'Immigration abdiquerait certainement en leur faveur une mission pleine de périls et de responsabilités.

Si cette réforme n'a lieu bientôt, le gouvernement sera contraint d'allouer un supplément de traitement au commissaire pour faire face aux frais d'une correspondance toujours croissante et l'indemniser un peu de ses tracasseries.

Passé encore d'aller à Castle Garden chercher une épouse. Dans ces mariages faits à la hâte, on peut certainement faire fausse route et épouser une fiefée coquine, en croyant prendre un ange de vertu. Assurément, on ne l'a pas fait exprès ; c'est une erreur. Mais vous seriez-vous jamais douté qu'un honnête homme pût aller, de propos délibéré, demander une épouse aux cachots d'une prison ?

Tel est pourtant le cas d'un fermier américain, époux de la beauté d'une voleuse célèbre par ses exploits.

Ce singulier amoureux semble s'être donné pour mission de ramener la prisonnière à de meilleurs sentiments et d'obtenir du gouverneur de l'État une diminution de sa peine, car elle vient d'être condamnée dernièrement à quatre ans d'emprisonnement. Il a été admis plusieurs fois à lui rendre visite.

Tâche ingrate !

L'honnête, mais trop amoureux fermier, ferait bien mieux de déverser le trop plein de son cœur amoureux sur celui d'une honnête jeune fille de son voisinage. Elles ne manquent pas, Dieu merci, sans qu'il soit besoin de s'adresser aux prisons.

Un tel mariage ferait sans doute moins de bruit dans le monde, mais il apporterait plus de tranquillité et de bonheur.

Cependant, des goûts et des couleurs, il ne faut pas discuter, pas plus en Amérique qu'ailleurs.

Je ne clorai pas ce chapitre sans parler d'une réclame matrimoniale qui, je crois, n'existe pas en Europe.

Depuis l'invention des procédés rapides et à bon marché de la gravure, les illustrations et les caricatures envahissent de plus en plus les journaux américains. Les journalistes de la prochaine génération devront, sous peine de mort, se doubler d'autant de caricaturistes, et les meilleurs articles devront probablement leur succès moins à la plume de l'écrivain qu'au crayon du dessinateur. C'est toute une révolution qui s'accomplit.

Quand je dis caricatures, je ne parle pas de ces charmants portraits de femmes qui sourient au haut des six ou huit colonnes de certains journaux. Certes non. La gravure n'est pas parfaite, il s'en faut, mais dans son imperfection même elle laisse deviner la beauté de l'original.

Voulez-vous connaître les qualités de ces demoiselles à marier ? lisez la longue légende qui accompagne chaque portrait.

Je ne parle pas des défauts. Est-ce qu'on peut bien avoir des défauts quand on possède tous les avantages de la fortune et de l'éducation ?

Cependant, pour ma part, je leur en connais un grand, dont elles sont peu disposées d'ailleurs à se corriger : c'est de savoir mieux jouer du piano que raccommoder les chaussettes.

Fermiers américains, adressez-vous ailleurs, ainsi que vous tous qui ne pouvez avoir d'autre prétention que de chercher dans une femme une aide et la compagne d'une existence toute de travail, car les filles de millionnaires qui épousent leur cocher sont encore assez rares... même en Amérique.

LA FEMME MARIÉE.—LES BELLES-MÈRES AMÉRICAINES

La femme anglaise est citée dans le monde entier comme le modèle de toutes les vertus domestiques. Il semblerait que les Américains eussent dû hériter de ces belles qualités de leurs cousines. Il n'en est point ainsi, car elles leur cèdent le pas sous ce rapport. Il ne faut point s'en étonner. Autre pays, autres mœurs.

Le *home* ou foyer domestique, où se conservent et se transmettent toutes ces qualités anglaises, n'existent guère ici.

A la campagne, le fermier américain n'a pas eu le temps de s'attacher au sol qu'il cultive. Il l'abandonnera sans regret dès demain ainsi que la cabane qu'il s'y est construite, s'il trouve avantage à transporter plus loin ses pénates.

Dans les villes, la femme américaine, dans une position quelque peu aisée, préfère la vie commune de l'hôtel ou de la pension à celle du foyer domestique. Si celle-ci a ses douceurs, elle a aussi ses charmes. L'Américaine s'accommode très bien de la table d'hôte ou de celle du restaurant, qui lui évite le souci de commander le service de sa maison. Si elle perd cette douce satisfaction que l'on éprouve à se sentir chez soi, elle a l'avantage de jouir d'une plus grande liberté.

Elle brille peu comme femme de ménage ou maîtresse de maison. Elle n'a pas ces petites attentions qu'ont les Anglaises pour leur mari. La fille de *John Bull* sert et adore son mari; celle de *l'Oncle Sam* se fait servir et adorer par lui.

L'Anglaise s'intéresse aux affaires de son mari; elle lui en parlera pour le consoler de ses revers, l'encourager dans ses efforts, ou se réjouir avec lui de ses succès.

L'Américaine semble n'être pas née pour vivre dans le monde des affaires. Peu lui importe que son mari fasse ceci ou cela. A-t-elle besoin de savoir par quelles difficultés il a passé? Tout va bien s'il fait toujours honneur aux dépenses du ménage, si de temps en temps il lui fait cadeau d'une robe de soie ou d'un manteau de fourrures et ne lui laisse pas porter trop longtemps le même chapeau.

Cette abstention des affaires est un trait tellement caractéristique chez l'Américaine, que si vous voyez une femme à un comptoir, vous pouvez être sûr que c'est une Européenne. Vous trouverez des caissières dans certains grands établissements, mais là se borne à peu près l'emploi des femmes dans le commerce de détail.

En Europe, où l'existence est parfois assez dure et exige l'effort de tous, la femme d'un boucher prend le tablier et découpe dans la viande à côté de son mari, de même que celle de l'épicier pèse le fromage et le sucre.

Faire pareille chose aux Etats-Unis, serait une perte plutôt qu'un bénéfice, à moins de n'avoir affaire qu'à des Européens, car l'Américain, n'ayant pas l'habitude de discuter affaires avec une femme et ne se sentant pas assez libre, irait plutôt chez votre voisin.

Dernièrement, un grand café de New-York a eu l'idée de faire venir de Londres des *barmaids*, des jeunes filles pour servir ses consommateurs.

Ce fait a pris de suite les proportions d'un gros événement. Suscitera-t-il des imitateurs? C'est probable. Est-ce à désirer? Je ne le crois pas. L'Amérique trempe assez largement ses lèvres dans la coupe sans qu'elle ait besoin d'y être conviée par les sourires des femmes.

Louis de Saintes.

CORRESPONDANCE

A MELLE JUSTA

Mademoiselle,

J'ai lu votre article intitulé *Sur le rivage* avec un très grand plaisir, car, voyez-vous, j'aime beaucoup le style de Mad. de Staël!

On a vanté le talent descriptif de l'auteur de *Corinne*, en vantant votre fameux article: la louange allait à qui de droit.

Outre Mad. de Staël, votre très humble serviteur avait également l'honneur d'être *plagié*!

Certes, mademoiselle, je suis tout confus que vous ayez pu allier mes pauvres idées à celles de Mad. de Staël, je suis réellement confus! Je vous l'assure, c'est trop d'honneur!

Cependant en galant homme, je proteste de toutes les forces de mon âme, et vous certifie qu'à l'avenir je refuse entièrement le plaisir d'être *plagié*, fut-ce même par vous, mademoiselle!

Je trouve admirables les femmes qui, comme Mad. de Sevigné, Mad. de Maintenon, Mad. de Laubert, Mad. de Staël, Mad. E. de Girardin, etc., se livrent à la littérature et en pratiquent avec avantage les nombreux préceptes. La femme par sa nature, par ses qualités et par ses vertus, n'a pas besoin, il me semble, d'aller emprunter chez un voisin, les expressions et les idées, surtout dans ce qui regarde le sentiment, le cœur enfin.

Une femme sur un rivage trouvera d'elle-même les mots capables de rendre jusqu'à un certain point la beauté de cette mer immense qui dans le calme prie et pleure, et dans la tempête bondit et mugit, de ce fleuve magnifique roulant sans cesse vers l'océan ses ondes majestueuses!

Surtout vous, mademoiselle, qui habitez Pointe-Claire, vous devez connaître mieux que moi, qui demeure aux pieds même du Mont Royal, le langage mystérieux des flots!

Peut-être êtes-vous allée sur le rivage rêver à celui que...! Peut-être même par un beau soir d'été vous êtes vous laissés bercer mollement par les eaux azurées du lac St-Louis, alors que parvenaient à vos oreilles des mots bien doux et bien charmants.

Mais, mademoiselle, si l'amour a frappé à la porte de votre cœur, vous pouvez nous parler du rivage et des flots en termes ravissants!

Pas besoin alors de Mad. de Staël et de votre très humble serviteur!

Vous n'auriez qu'à laisser parler votre cœur, et vous seriez sublime! Ce n'est pas plus difficile que cela!

L'article où vous avez pris la liberté (de quoi n'est-on pas libre de faire de nos jours?) de me ravir quelques pensées miennes, est *Sur la plage* que j'ai publié dans le MONDE ILLUSTRÉ le 5 janvier 1889, sous le pseudonyme de Pierre-Jos.

Sur la plage et *Sur le rivage*, c'est frère et sœur!

Vous avez aussi puisé dans *Rêverie*, article publié également dans le MONDE ILLUSTRÉ sous le pseudonyme de Paul Durand.

Voici une phrase de Mad. de Staël que dans *Sur la plage*, j'avais eu le soin de mettre entre guillemets: "Il est l'image de cet infini qui attire sans cesse la pensée, et dans lequel sans cesse elle va se perdre"

C'est une idée magnifique, et vraiment j'aurais été fier que ce fut vous qui l'eussiez trouvée la première! Hélas!

Je ne prendrai pas la peine, comme vous devez le penser d'ailleurs, de critiquer votre article, car Mad. de Staël est au-dessus de tout éloge, et critiquer le reste, ce serait me critiquer par le fait même!

Donc, je finis ici ma lettre, en vous engageant, à suivre les traces de Mad. de Staël, si réellement vous avez pour les lettres quelque talent; mais de grâce, pour l'amour de la littérature, pour l'honneur de votre sexe si aimable, ne *plagiez* pas! n'écrivez sur le papier que ce qui est écrit dans votre cœur! Sinon, livrez-vous à l'art culinaire ou jouez du piano!

Je demeure, avec l'espoir que je lirai bientôt du *vrai justa*,

Votre très humble serviteur,

Pierre Bidard

Citoyens, si quelqu'un veut vous persuader que vous saurez parvenir à la richesse et aux honneurs sans travailler, sans épargner, pendez-le: c'est un empoisonneur.—FRANKLIN.

" ET CECEDIT FLOS !

Elle allait, allait, la chaste jeune fille, dans l'âpre sentier de la vie, sans lacérer sa robe blanche, aux épines des buissons qui bordaient le chemin.

Et sous ses pas, cependant, plus d'une fleur empoisonnée avait versé son venin destructeur, plus d'une source avait offert une onde impure à sa lèvre altérée!

Mais elle allait, allait, la chaste jeune fille, dans ce dangereux sentier, sans que sa robe blanche se lacérât aux ronces de la route.

Elle allait, sans écouter les accents trompeurs de la tourbe infernale; mais prêtant une oreille attentive aux chants mélodieux qui lui parlaient du ciel!

Fraîche et vivace héliotrope, sans cesse elle était tournée vers Celui par qui, pour qui elle vivait; comme le pèlerin courageux, elle avait l'œil constamment fixé vers le terme de son voyage: ni les brouillards, ni les orages, n'avaient de voiles que son regard ne pût percer.

Un jour, le serpent de l'impureté tenta de la piquer de son dard venimeux: un ange descendit du ciel et vint mettre une barrière entre la vierge pure et son infâme adversaire.

Ce fut là sa dernière épreuve: la seconde fois que le messager céleste descendit pour elle de la voûte éthérée, avec lui il ramena l'âme innocente de la candide enfant. Dieu avait voulu cueillir cette fleur éclatante avant qu'elle ne vint à flétrir ou à se dessécher sous le souffle meurtrier de l'aquilon.

Elle était allée, la chaste jeune fille, dans l'âpre sentier de la vie, sans lacérer sa robe blanche aux épines des buissons qui bordaient le chemin; et maintenant parvenue au terme de son voyage, elle se reposait au sein de l'oasis éternelle.

EDOUARD S.

PRIMES DU MOIS D'OCTOBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois d'octobre a eu lieu samedi, le 8 novembre dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant

1er prix	No.	12,774....	\$50.00
2e prix	No.	8,270....	25.00
3e prix	No.	26,121....	15.00
4e prix	No.	9,070....	10.00
5e prix	No.	2,852....	5.00
6e prix	No.	384....	4.00
7e prix	No.	16,775....	3.00
8e prix	No.	23,192....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun:

174	4,779	7,813	13,690	21,224	30,729
235	5,140	8,504	14,136	22,192	31,030
247	5,196	8,514	14,808	22,619	31,177
305	5,263	8,877	16,742	23,762	31,968
354	5,949	9,356	17,452	24,177	32,527
743	6,122	9,943	17,467	24,477	32,670
934	6,369	10,995	18,052	24,805	33,322
1,763	6,411	11,245	18,120	25,834	33,384
2,107	6,673	11,382	18,642	25,906	33,613
2,440	6,820	11,447	19,063	26,029	33,980
2,545	7,145	11,479	19,977	27,393	34,741
2,722	7,417	12,007	20,277	28,012	34,758
2,899	7,441	13,130	20,374	28,149	35,236
3,895	7,637	13,289	21,031	29,252	35,784
4,357	7,685				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois d'OCTOBRE sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No. 264, rue Saint-Jean, Québec.



HENRI IV



LOUIS XIV



LOUIS XV



LOUIS XVIII



CHARLES X



LOUIS-PHILIPPE I

LES TRANSFORMATIONS SUCCESSIVES DES CHEFS D'ETAT EN FRAN



LOUIS XIV



BARRAS



NAPOLÉON Ier



LOUIS-PHILIPPE Ier



NAPOLÉON III



M. CARNOT

EN FRANCE, DEPUIS HENRI IV JUSQU'A NOS JOURS (1589 - 1890)

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRE"

MONTRÉAL, 15 NOVEMBRE 1890

FLEUR-DE-MAI

PREMIERE PARTIE

LA TIOTE

(Suite)

Ces derniers mots, Mme de Kersaint les avait prononcés avec une exaltation nerveuse, et ses larmes s'étaient mises à couler.

—Voyons, ma chérie,—fit la marquise en allant à elle et en lui essuyant le visage, en la caressant, en la cajolant... avec ces mots attendris que les mères tiennent toujours en réserve pour les jours de douleur.—Voyons, ma chérie, il ne faut rien exagérer. Ton mari a commis toutes les fautes. Je le veux bien... Il t'a rendue profondément malheureuse!... Soit!... Mais enfin... c'est un gentilhomme...
—Lui!...

Et un sourire d'écrasant mépris plissa les lèvres de la jeune femme...

—Aurait-il donc levé la main sur toi?... Se serait-il abaissé à te frapper?...
—Je le lui aurais pardonné de grand cœur... quand bien même il se serait abaissé à cette action indigne... Mais hélas! ma mère...

—Ah! ma pauvre enfant, parle vite, tu me fais trembler.
—Cet homme, j'en ai acquis la malheureuse certitude dès le lendemain même de mon mariage, n'a jamais éprouvé d'amour pour moi. Il ne m'a épousée que pour ma dot... Cette dot, je n'ai pas eu le courage de la lui refuser, ma mère... il me l'a arrachée bribes par bribes, après des scènes épouvantables à la fin desquelles j'ai toujours fini par céder...

—Tu as eu tort, ma fille... Tu devais me prévenir... Nul n'a le droit de dilapider et de jeter aux vents le bien de ses enfants.
Blanche reprit encore:
—Je n'avais pas le courage de lutter, ma mère. Je l'aimais... Je l'adorais... J'ai été lâche... Vous avez raison. J'aurais dû penser à ma fille... Condamnez-moi, ma mère, mais ne m'accablez pas.
—Eh! chère enfant!... je ne songe qu'à une chose, c'est à te consoler. A ta place... j'en aurais fait tout autant sans doute... dans les premiers temps. Mais il faut te raisonner, Blanche, plaie d'argent n'est pas mortelle... et, Dieu merci, si le marquis de Lauriac a trouvé bon de violemment écorner sa fortune, la mienne, qui est considérable, est demeurée intacte... Bien au contraire même elle s'est agrandie, étendue, et ta petite Louise n'aura pas trop à souffrir de la conduite de ce monsieur... Est ce tout cette fois, ma chérie, as-tu fini ta pénible confidence?
—Helas!... ma mère, je la commence à peine. Tout cela n'est rien en comparaison...
Le front de la marquise se barra d'un pli douloureux... Elle s'arma de courage... Elle commençait à être singulièrement inquiète et craignait de se heurter à un irréparable malheur.

—Vous connaissez, n'est-ce pas, ma mère,—reprit bientôt Blanche de Kersaint,—le petit hôtel que nous habitons rue Saint Dominique, vous savez que la chambre de mon mari, ouvrant de plein pied sur le balcon, on plonge dans la rue.
—Il y a deux jours de cela, j'avais passé la nuit sans pouvoir trouver le sommeil... Selon son habitude, mon mari n'était pas rentré... Mais la vie, rue Saint Dominique, devenait impossible, insupportable... La porte était à tout instant assiégée par des créanciers furieux d'avoir été dupés par M. de Kersaint... C'étaient des réclamations bruyantes, grossières, qui se doublaient d'une véritable pluie de papiers timbrés... J'étais réso-

lue à en finir, tant de fois j'avais pardonné!... J'étais bien décidée à chercher auprès de vous un refuge, laissant mon mari libre de continuer sa vie de debauches, ou de m'accompagner dans ma retraite.

—Je pénétrai donc dans sa chambre, afin de l'attendre et lui exposer ma formelle volonté, lorsqu'il rentrerait, selon son habitude, au grand jour...

—J'étais là, plongée dans des réflexions cruelles, lorsque je vis un fiacre s'arrêter devant la petite porte de l'hôtel.

—Mon mari n'était pas seul.

—Il était accompagné par un être ignoble, à mine sordide, à mise excentrique et débraillée.

—Tous les deux étaient gris, ignoblement gris; leurs yeux hébétés, leurs vêtements en désordre ne laissaient aucun doute à cet égard.

—Alors j'eus peur... Je ne pouvais avoir une explication à cet instant... Je voulais rentrer dans mon appartement... Il n'était plus temps. M. de Kersaint avait gravi le petit escalier conduisant à sa chambre... et il était suivi par l'homme qui l'accompagnait.

—J'avoue qu'à ce moment je perdis un peu la tête.

—Je me cachai derrière une courtine... retenant ma respiration et comprimant les battements de mon cœur.

—On eût dit que j'étais étreinte par un pressentiment affreux...

—Il me semblait que je touchais à une heure maîtresse, une heure suprême de ma vie!

—Mon mari et son compagnon parlaient à haute voix en riant, en bousculant les meubles, en se heurtant contre eux.

—Il m'était impossible de comprendre tout ce qu'ils disaient; ils entremêlaient leurs phrases de mots ignobles, de mots d'argot qui n'avaient jamais frappé mes oreilles...

—Ah! j'en saisis bientôt assez pour savoir à quoi m'en tenir.

—Comme mon mari, en titubant, venait de bousculer un fauteuil, son ami lui dit en ricanant:

—Tais toi donc... Gaston, tu vas réveiller ta bourgeoise...

—Ah! pas de danger, répliqua mon mari, elle pionce avec sa gosse...

—L'autre s'était étendu sur une chaise longue en répliquant:

—Eh bien! si elle dort, tu vas la réveiller... parce que... nous avons tout perdu, le baccarat nous a tout rincé... et on nous attend pour aller rigoler à Saint Germain... Or, nous leur avons promis, et quand on a promis, faut tenir... Tu dois savoir ça, Gaston, toi qui es gentilhomme!

Le mot de "gentilhomme", ils le saluèrent tous deux d'un bruyant éclat de rire.

—Malgré cela,—reprit l'autre,—tu es un bon garçon, toi,—Bouchard,—tu n'as jamais lâché ton vieux copain...

—Je ne suis pas un lâcheur,—répliqua mon mari,—et les amis que j'ai connus là-bas,—je ne compris point ce que cela voulait dire,—je ne les oublierai jamais, et jamais non plus ils ne taperont en vain à ma porte...
—Ah! dame!... Tout le monde n'a pas ta veine!... Car tu en as eu, une fière chance... Tu es gentilhomme comme mes bottes!... Tu t'appelles... Bouchard... Gaston Bouchard! et rien avec... Ah! si, tu as un autre nom... Mais... il n'est pas couché sur l'état civil, pas vrai?...

—Ah! grand Dieu! ayez pitié de nous! s'écria la marquise de Lauriac.

—Oui, ma mère! qu'il ait pitié de nous!... Toutes les paroles de ces deux misérables me coulaient comme du plomb fondu dans l'oreille et se gravaient un à une dans ma mémoire.

Et elle reprit avec un long soupir:

—Tais toi donc, Minau,—fit mon mari,—pourquoi revenir toujours sur l'histoire ancienne?

—Mais l'autre ne l'écoutait pas; comme tout homme ivre, il avait son idée fixe et il poursuivait:

—Oui, toi, Gaston Bouchard, tu as eu une fière chance... Grâce à La Paurraillie et à Fertion, nos vieux compagnons, qui sont de vrais artistes, tu te procures de faux papiers. Tu te fais passer pour le comte Gaston de Kersaint!... Tu

épouses une héritière de première classe... Et,—je vous demande pardon, ma mère,—quand ta belle-mère aura tourné de l'œil, tu jouiras d'un saint-frusquin incomparable... Ah! tu es bien Bisdard...
—Atterrée! effondrée sur moi-même... je fis un mouvement pour me raccrocher à la tenture qui me cachait, car je sentais mes jambes se dérober sous moi.

—Mon mari avait vu le mouvement du rideau.
—Il y a quelqu'un ici,—dit-il d'une voix que la fureur et aussi la terreur étranglaient.

—Oui! il y a quelqu'un,—disait l'autre misérable en claquant des dents... C'est pas de jeu... on prévient!

—Mon mari se décida enfin à s'avancer jusqu'au rideau et à l'écartier lui-même.

—Nous étions face à face.

—A mon aspect, son effroi cessa, mais il se transforma en rage furieuse.

—Vous! vous! s'écria-t-il en me tordant le bras!—Vous! vous étiez là!... vous m'espionnez!... Je vais vous tuer!... je vais vous tuer!...

—Et alors! ma mère!... commença une scène ignoble que je renonce à vous décrire, car les mots les plus épouvantables s'échappaient des lèvres de ce misérable.

—Son ami s'écriait de son côté:

—Ah! vrai!... c'est de la déveine... Mais tu sais bien, mon vieux Gaston, que si j'ai mangé le morceau, ça n'est pas ma faute...

—Gaston continuait à m'injurier.

—Son ami Minau l'arrêta.

—Allons!—dit-il,—il y a assez de... pété... —oui, c'est bien cela,—moi je me défile...

—Au moment où il ouvrit la porte, j'échappai, par un effort surhumain, à l'étreinte de mon mari et je me réfugiai dans ma chambre dont je fermai la porte à double tour.

—Voilà, ma mère!... voilà mon malheur!... Est il assez complet?... Assez absolu!... Et au dessus des forces humaines!

Mme de Lauriac était demeurée atterrée.

—Ah! malheureuse! malheureuse enfant, gémit elle, car elle sentait toute son énergie l'abandonner. Qu'allons nous devenir?...

Et elle mêla ses larmes à celles de sa malheureuse enfant.

—Et ne pouvoir rien dire!... Ne pouvoir rien faire contre ce misérable! s'écria Blanche en se tordant les mains... Car en vérité, je ne puis déshonorer ce nom que ma fille est condamnée à porter...

—Et lui?... qu'a-t-il dit, cet homme... ton mari? demanda la marquise...

—Il est sorti... Toute la journée il n'a point reparu à l'hôtel. Moi je vous envoyai une dépêche... Je vous prévenais de mon arrivée... et je faisais mes préparatifs de départ.

—Le lendemain, c'était hier... il m'a fait de mander par un valet de chambre si je voulais le recevoir.

—Je consentis à cette dernière entrevue...

—Je le reçus dans le grand salon, toutes les fenêtres étaient ouvertes, et ayant à portée de la main un bouton de sonnette.

—A son aspect, je reconnus que pour l'instant du moins, je n'avais rien à craindre de lui... Il était honteux, tremblant, il comparut devant moi la tête basse.

—Il voulut prendre ma main, je le repoussai avec horreur.

—Et alors, n'essaya-t-il pas de jouer une comédie ignoble?... J'avais tort d'ajouter foi aux propos d'un homme ivre...

—Dès les premiers mots je lui laissai voir que je ne serais point sa dupe, et que je savais parfaitement à quoi m'en tenir...

—Alors il ne se donna même plus la peine de nier.

—Soit,—me dit-il cyniquement, vous avez mon secret,—mais vous m'appartenez quand même... Que je me nomme Gaston de Kersaint ou Gaston Bouchard, que je sois vicomte ou rien du tout, cela ne change rien à la chose...

—Je ne demande qu'à vous rendre la liberté.

—Obtenez de votre mère, la marquise de Lauriac, qu'elle me fasse une proposition convenable...

et je vous
drez plus
"Je ne
tout vous
malheur.
ne connais
ie la loi
onc que
rendre m
Mme o
de tête.
—Je n
homme,
conseil de
toi... T
rai bien
Je le sa
sanglots,
Et Henr
quand il
infâme n
vouloir f
Aller tro
en duel.
—Rie
pas le dr
celui qui
mains li
monde c
l'enfant
chérie!
nous ne
Henry,
Louise!
fait elle
son père
—Tu
Lauriac
ne diron
cet hom
retour
aller vi
Sil me
qui irai
rie, que
Mais t
même p
t'en ad
—Oh
mets, n
Et M
sée sur
—M
pleure
rangeai
qui t'a
Va rej
chaleur
qui rev
expliqu
connai
lui en
Et
nous a
saint"
de Lau
d'avoir
par un
—E
manda
je l'ai
que so
reuse.
—C
—E
—V
vous.
—E
dale.
tous
—N
ion à
d'aucu
à parf
—A
miner
en pa
vions
entre

et je vous laisserai votre fille.... Vous n'entendez plus parler de moi....

— Je ne lui ai pas répondu.... Je voulais avant tout vous faire connaître, ma chère mère tout mon malheur.... et prendre conseil de vous. Mais je ne connais pas la loi humaine, moi.... Je connais la loi de l'affection, de la tendresse.... Est-ce donc que ce misérable a le droit de venir me rendre ma fille....

Mme de Lauriac eut un menaçant mouvement de tête.

— Je ne sais si la loi donne ce droit-là à cet homme, répliqua-t-elle avec lenteur, mais je lui conseil de ne venir ici toucher ni à ton enfant ni à toi.... Toute vieille que je suis, ma chérie, je saurais bien vous défendre.... Oui, je le saurai !.... Je le saurai. Mais en attendant, — elle éclata en sanglots, — nous sommes bien malheureuses !.... Et Henry ?.... quelle ne va pas être sa douleur quand il va falloir lui apprendre de quelle façon infâme nous avons été trompées !.... Que va-t-il vouloir faire ?.... Quel parti voudra-t-il prendre ? Aller trouver ce misérable, peut-être, le provoquer en duel.... Se battre.... Être tué !....

— Rien de tout cela, ma chère.... Henry n'a pas le droit de bouger.... Ah ! il comprend bien, celui qui nous a trahies, volées.... Nous avons les mains liées !.... Comment aller dire à tout le monde que ma fille n'a pas de nom ! Qu'elle est l'enfant d'un faussaire !.... Oh ! non ! mère chérie !.... il nous est défendu de parler.... et nous ne devons confier à personne, pas même à Henry, ce secret terrible.... Pauvre petite Louise !.... Pauvre innocente !.... Elle n'a rien fait elle pour supporter le poids des crimes de.... son père !....

— Tu as raison, ma fille, — répliqua Mme de Lauriac. — Non, il nous faut nous taire.... Nous ne dirons rien, pas même à Henry.... Peut-être cet homme tiendra-t-il sa parole. Peut-être qu'en retour d'une pension plus forte, consentirait-il à aller vivre à l'étranger. Je verrai, je lui écrirai. S'il me faut faire le voyage de Paris.... C'est moi qui irai jusqu'à lui. Oh ! ne crains rien, ma chérie, que veux-tu qu'il fasse à une vieille femme ?... Mais toi, promets-moi une chose.... c'est de ne même pas ouvrir ses lettres, s'il avait l'audace de t'en adresser.

— Oh ! c'est de grand cœur que je vous le promets, ma mère.

Et Mme de Lauriac tint longtemps sa fille pressée sur son cœur.

— Maintenant, ma chérie, essuie tes yeux. Ne pleure plus.... Je dirai à Henry que tu ne t'arrangeais pas avec ton mari, et que c'est là la raison qui t'a décidée à cesser de vivre à ses côtés.... Va rejoindre ta fille qui doit être fatiguée de la chaleur et du chemin de fer.... Je vois ton frère qui revient nous trouver, c'est le moment de lui expliquer pour le mieux le peu que je dois lui faire connaître de ta séparation, afin de ne pas avoir à lui en parler.

Et Blanche de Lauriac — car à l'avenir nous nous abstenons de lui donner ce nom de "Kersaint" qu'elle n'a pas le droit de porter — Blanche de Lauriac quitta le petit salon dans lequel venait d'avoir lieu cette triste scène, juste au moment où, par une autre porte, y pénétrait son frère aîné.

— Elle est terminée, cette confidence ? — demanda le jeune homme à sa mère. Pauvre Blanche, je l'ai trouvée terriblement triste. J'en ai conclu que son mari doit la rendre terriblement malheureuse.

— Oui, très malheureuse, mon cher enfant.

— Et que va-t-elle faire ?

— Vivre auprès de nous.... toujours auprès de nous.

— Elle va plaider.... un procès.... un scandale.... ah ! ma mère.... notre nom en recevra toujours des éclaboussures.

— Non, rassure toi, cher enfant.... une séparation à l'amiable. Il n'y aura ni procès ni fracas d'aucune sorte.... Ce monsieur l'a, je l'espère, à parfaitement compris.

— Ah ! je me doutais bien que la chose se terminerai de cette façon.... Je n'ai pas voulu vous en parler, ma mère, à quoi bon ?.... Nous n'y pouvions rien, ni vous ; mais dans les très rares entrevues que j'ai pu avoir avec monsieur mon

beau frère j'ai été révolté de ses fréquentations, de ses attaches.... j'ai vu auprès de lui des êtres abjects, des faces patibulaires, des individus révoltants avec lesquels il était à tu et à toi, et qui semblaient l'exploiter à qui mieux mieux.

— Oui, il est tout ce qu'il y a de plus mal, il s'est horriblement conduit avec ta sœur.... Il est des sujets, tu dois le comprendre, mon cher enfant, sur lesquels une femme ne doit point s'appesantir. Je te serai reconnaissante de ne jamais prononcer le nom de cet homme devant nous.... Notre devoir est de le considérer désormais comme s'il n'existait pas.

— Bien ! ma mère !.... Il sera fait selon votre désir.... Mais c'est désespérant !.... ma mère !... Blanche, elle aussi, malheureuse !....

Il y eut un long silence.

Puis Mme de Lauriac, levant des yeux scrutateurs sur son fils, lui demanda, en donnant à sa voix l'accent d'une infinie tendresse :

— Tu as dit : "elle aussi !" Tu es donc malheureux, mon enfant ?....

— Oui ma mère, profondément malheureux....

Mme de Lauriac hésita :

— Est-ce un secret que tu ne puisses confier à ta mère, mon enfant ?

Le jeune homme répondit simplement :

— Ma mère, je puis tout vous dire.... Je suis profondément malheureux, parce que j'aime d'un amour sans espoir....

— Une créature indigne de toi ?.... Cela est impossible !

— La meilleure, la plus noble de toutes les femmes.... Une créature hors pair, ma chère mère ; mais elle est mariée à un être qu'elle adore, elle appartient à un homme qui l'aime, et cet homme est devenu mon meilleur ami.

— Ah ! mon pauvre enfant ! — s'écria la marquise, — moi qui connais ton cœur !.... Combien tu dois être malheureux.

— Oui, ma mère, profondément, je vous l'ai dit

Et Henri commença aussitôt le récit de son triste amour, trop heureux de pouvoir enfin en parler à la seule qui pût, en cette conjoncture, compatir à sa peine.

— C'est la plus banale des aventures, — commença-t-il, — bien des romans d'amour ont débuté ainsi. Le mien, seulement, n'a et ne saurait avoir qu'un chapitre, le premier qui est et qui sera en même temps le dernier.

— Il y a un an, à la fin de l'hiver, — vous vous en souvenez, ma mère, — je fis un voyage en Italie. Je revins par la Suisse, que je visitai à petites journées.

— Entre autres excursions, j'eus l'imprudence de faire une longue promenade sur le lac de Bienna, par un jour d'orage et avec un patron qui était, — je ne m'en aperçus que trop tard, — complètement pris de vin.... Un tourbillon, une saute de vent, une fausse manœuvre et la barque chavirait, et je me trouvai à l'eau, au milieu d'une obscurité profonde, ne sachant de quel côté me diriger, et le visage cinglé par une grêle furieuse.

— Ah ! mon pauvre enfant ! je n'ai jamais connu ce danger.... Quelle imprudence !

— Je dus promptement me convaincre que j'étais perdu.... Mes forces m'abandonnaient. Je poussai un dernier cri d'appel.... Je tentai un dernier effort. Une nappe d'eau me passa par-dessus la tête, et je perdis connaissance....

— Lorsque je revins à moi, j'étais sous une vérande ; l'orage était encore dans toute sa rage, deux personnes me donnaient des soins, me frictionnaient, me rappelaient à la vie.

— Devant moi, se tenait une femme d'une merveilleuse beauté, qui me regardait avec angoisse, et laissa échapper un cri de joie, en voyant renaître en moi la vie qui m'avait déjà quitté....

— Fort heureusement ma barque avait chaviré non loin de la rive du lac de Bienna, tout près de la ville d'Heyrback.

— Mon suprême appel avait pu être entendu, malgré le fracas de l'ouragan.... Bref, j'avais été sauvé !.... miraculeusement sauvé....

— Pendant plusieurs jours je demeurai fort souffrant et ne pus quitter la villa d'Heyrback. Une fièvre intense s'était emparée de moi.... et je courais le risque de tomber de Charybde en Scylla.

— Enfin, ma vigoureuse constitution reprit le dessus. Je fus bientôt sur pied.

— J'appris que j'étais chez la comtesse Stroganoff à Rimer.

— Naturellement, je revins à la villa d'Heyrback remercier celle qui m'avait sauvé la vie et qui m'avait donné ses soins les plus touchants....

— Et un jour, la comtesse me présenta à son mari, le comte Fédor, qui rentrait à la villa d'Heyrback après une courte absence.

— Je compris alors, au déchirement de mon cœur, que j'aimais cette femme à la folie, de l'une de ces passions qui s'attachent à votre chair comme la tunique de Nessus....

— Je n'eus pas le courage de partir.... Je connus, j'appréciai bientôt le comte, qui est certainement le type accompli du gentilhomme ; je vous l'ai dit, — ma mère, — je devins son ami.

— Et chaque jour j'aimai davantage celle qui porte son nom, une créature d'élite, adorable, et qui a dû, elle aussi, subir de cruels chagrins, car elle a tout pour être heureuse, et cependant elle semble être en proie à une incurable tristesse....

— Voilà comment, ma mère, je suis devenu malheureux pour la vie....

— Mais, mon enfant, tu es jeune, tout un avenir s'ouvre devant toi.

— Jamais, ma mère ! La comtesse Stroganoff est une femme que l'on oublie pas.... et quand vous l'aurez vue, vous vous en rendrez bien compte....

— Il est probable que jamais l'occasion ne se présentera pour moi de voir Mme Stroganoff....

— Je crois le contraire. Naturellement, devant le comte, j'ai fait bien des fois l'éloge de notre Sologne.... Il la connaissait d'ailleurs, et il avait l'intention, paraît-il, de se rendre acquéreur de l'immense domaine des Souches, qui appartenait au duc de C....

— Le duc vient de mourir.

— Je le sais, ma mère, et il se pourrait que le comte ait déjà acheté cette terre superbe.... Dans ce cas il deviendra notre proche voisin et certainement il se rendra ici avec sa femme pour vous rendre ses devoirs.

— Et toi, Henri, — demanda la marquise avec inquiétude ?....

— Moi, j'habiterai avec vous, ma chère mère, je demeurerai ici, tant qu'il me restera du courage.... Quand je n'en aurai plus la force, je voyagerai.... J'irai au loin, dans le fond de l'Asie.... en Afrique.... Que sais-je....

— Et moi, ta mère, ingrat !....

— Vous, ma mère, vous avez Blanche, la petite Louise.... Je vous reviendrai un jour.... plus tard.... quand le temps, notre grand maître à tous, sera parvenu à tuer mon cœur....

— Mon Dieu ! — s'écria la marquise de Lauriac lorsqu'elle fut seule, — aurais-je donc la douleur de voir ma vicillesse torturée par le malheur de mes enfants !....

Dès le lendemain, Mme de Lauriac écrivit à son homme d'affaires....

Il s'agissait de faire la part du feu, de servir au sieur Bouchard, *alias*, vicomte de Kersaint, et d'obtenir de lui qu'il consentît à aller se faire pendre ailleurs.

Ce ne fut pas chose aisée.

Ledit Bouchard, comprenant qu'il avait la partie fort belle, maintenait des prétentions très élevées.

Ces négociations demandèrent quelques jours, au bout desquels la marquise put annoncer à sa fille qu'elles étaient terminées aussi bien qu'on le pouvait espérer.

M. de Kersaint consentait à quitter Paris et à aller vivre en Amérique moyennant une pension très forte....

Dans le cas où il manquerait à cet engagement, la pension serait supprimée de fait.

— Nous en voilà débarrassées, ma chère fille, — conclut la marquise, — élève ta fille, aimons-nous de tout notre cœur.... Nous aurons encore d'heureux jours.

La petite Louise, cette enfant pâle et chétive, que nous avons vue descendre de l'omnibus devant le perron du château de Lauriac, commençait déjà à ressentir les vivifiants effets de l'air embaumé des sapins....

De fraîches couleurs animaient maintenant son

charmant visage ; selon l'expression de Justine, la femme de chambre, elle dévorait comme un petit loup, et dans sa barcelonnette toute enrubannée, tout auprès du lit de sa mère, elle dormait comme un chérubin, du soir jusqu'à la grasse matinée.

Il pouvait être quatre heures de l'après-midi.

La force du soleil commençait à décroître, et la petite Louise se disposait à prendre l'air, sous les frais ombrages du parc, en compagnie de Justine, une brave fille, une dévouée créature qui s'était sincèrement attachée à sa maîtresse, Blanche de Lauriac, et surtout à l'enfant dont elle prenait le plus grand soin.

Malheureusement, Justine gâtait outrageusement la petite Louise et lui laissait faire ses quatre volontés.

Louise s'amusait certainement beaucoup dans les allées du parc... mais, même pour les tout petits, le fruit défendu possède d'inexprimables attraits.

Or, défense expresse avait été faite à Loulou de quitter les grandes charmilles et de se rapprocher de la rivière, laquelle coule torrentueuse au bas des rochers de Lauriac.

Et sensiblement, la petite Louise entraînait Justine vers ce côté absolument interdit.

C'est qu'au bas des roches il y avait des glaïeuls et des iris, et des nénuphars blancs qui s'étaient sur l'eau, au milieu de leurs grandes feuilles.

—Pas par là... madame Loulou,—disait la femme de chambre... pas par là, madame l'a défendu.

Loulou obéissait, mais pour recommencer son manège quelques instants plus tard.

Et, insensiblement, Loulou et sa bonne étaient arrivées à se trouver à une grande distance du château.

La petite Louise avait entrepris de descendre le long des pierres grises et d'arriver jusqu'au bord de la rivière

Pour l'instant, elle se contentait de relever des cailloux, et de faire de-ci de-là des constructions cimentées par le sable.

Elle venait de relever avec peine un grès plat, allongé, que ses petites mains soutenaient avec effort, lorsqu'elle poussa un cri terrible.

Une énorme vipère noire, dérangée dans son sommeil, s'était dressée furieuse !...

Poussant un sifflement aigu, elle s'était jetée au poignet de l'enfant et le mordait avec rage, en roulant ses anneaux autour du petit bras nu !...

Justine se mit à pousser des clameurs d'angoisse...

Elle perdait la tête, Justine...

Et l'enfant ne criait plus...

Louise s'était laissée choir... roulant sur le sable, sans connaissance ; tandis que le hideux reptile demeurerait à la même place, sa tête plate fixée par les crochets sur la morsure.

—Madame !... madame !... Mlle Louise !... Perdue !...

Que faire ?

Arracher d'abord la vipère, l'écraser sous ses pieds frémissants !...

Oui !... La mère ne songea qu'à cela !...

Elle pouvait être mordue, elle aussi...

La vipère était morte.

Mais l'enfant !... Son enfant !

Sur son visage d'une pâleur de cire, ne se montrait-il pas déjà des taches violacées !

Le bras enflait à vue d'œil avec une rapidité effrayante !...

La mère ne criait même pas...

Elle n'en avait plus la force...

Une pensée, une seule, une horrible pensée lui martelait le cerveau...

—Ma fille va mourir !—répétait-elle d'une voix étranglée.—Ma mère !... Henri !... ma fille va mourir !...

La porter jusqu'au château éloigné, nous l'avons dit...

Mais une fois là ne serait-il pas trop tard ?...

Toute cette scène n'avait eu que la durée d'un éclair...

La jeune mère était tombée à genoux à côté du corps inanimé de la petite Louise.

Elle la tenait dans ses bras.

—Mon aimée !... ma chérie !...—disait-elle.

—Mon bien-aimé trésor !... Non !... ne ferme

plus tes yeux... Regarde moi !... Parle !... Mais parle donc !... Louise !... Non ! tu ne vas pas mourir !... Vous ne permettrez pas cela, mon Dieu !... Louise !... regarde moi !...

Un être humain, cependant, avait entendu ces cris de suprême angoisse...

Une créature humaine accourait, à travers la taille, perçant droit au milieu des ronces, pareille à une biche lancée à toute voïée...

C'était la Tiote !...

A quelque distance de là, elle cherchait des fraises et des merises ; depuis quelques jours, le parc lui en fournissait une ample moisson.

Et les cris de la mère, ceux de Justine étaient parvenus à son oreille.

Et elle arrivait de toutes ses forces... guidée par cet instinct de divine charité et de bonté suprême que le souverain Maître avait placé dans son âme.

Le corps de la vipère, se tordant encore sur le sable dans les convulsions de l'agonie, lui expliquait l'imminent péril que courait la petite Louise.

Oh ! elle le connaissait bien ce danger !

Cent fois déjà n'avait-elle pas failli être piquée, alors qu'elle courait pieds nus dans les sapinières et dans la lande...

Et un jour elle avait entendu crier ainsi, non loin de la Glandière.

C'était à la ferme des Chassigneuls, où l'on faisait les foins.

Un des faucheurs venait d'être mordu.

Et le maître des Chassigneuls, un brave garçon s'il en fut, n'écoutant que son courage, avait pris le bras de l'homme, l'avait porté à ses lèvres, et suçait énergiquement la plaie, arrachait à la mort son serviteur.

Ainsi faisait-elle, la chère Tiote !

La leçon n'avait pas été perdue !

Elle avait brusquement écarté Justine, elle avait enlevé la petite Louise des bras de sa mère.

Et elle appliquait nerveusement ses lèvres, sur le poignet tuméfié de l'enfant pâmée !

Et longtemps, longtemps, elle aspira le poison !

Tandis que la mère, à genoux sur le sable, dardant sur elle ses yeux hagards, remerciait Dieu de ce providentiel secours.

Elle n'y avait pas songé ! Elle !... La mère !

La pensée ne lui en était pas venue...

Et cruellement elle se le reprochait !...

—Oui ! oui ! c'est cela,—disait-elle à l'innocente, je ne savais pas... Mon Dieu !... Ah ! quelle brave fille !... Ah ! que je vous rends grâce !...

—Où ! oui ! c'est cela,—disait-elle à l'innocente, je ne savais pas... Mon Dieu !... Ah ! quelle brave fille !... Ah ! que je vous rends grâce !...

—Où ! oui ! c'est cela,—disait-elle à l'innocente, je ne savais pas... Mon Dieu !... Ah ! quelle brave fille !... Ah ! que je vous rends grâce !...

—Où ! oui ! c'est cela,—disait-elle à l'innocente, je ne savais pas... Mon Dieu !... Ah ! quelle brave fille !... Ah ! que je vous rends grâce !...

—Où ! oui ! c'est cela,—disait-elle à l'innocente, je ne savais pas... Mon Dieu !... Ah ! quelle brave fille !... Ah ! que je vous rends grâce !...

—Où ! oui ! c'est cela,—disait-elle à l'innocente, je ne savais pas... Mon Dieu !... Ah ! quelle brave fille !... Ah ! que je vous rends grâce !...

—Où ! oui ! c'est cela,—disait-elle à l'innocente, je ne savais pas... Mon Dieu !... Ah ! quelle brave fille !... Ah ! que je vous rends grâce !...

—Où ! oui ! c'est cela,—disait-elle à l'innocente, je ne savais pas... Mon Dieu !... Ah ! quelle brave fille !... Ah ! que je vous rends grâce !...

—Où ! oui ! c'est cela,—disait-elle à l'innocente, je ne savais pas... Mon Dieu !... Ah ! quelle brave fille !... Ah ! que je vous rends grâce !...

—Où ! oui ! c'est cela,—disait-elle à l'innocente, je ne savais pas... Mon Dieu !... Ah ! quelle brave fille !... Ah ! que je vous rends grâce !...

—Où ! oui ! c'est cela,—disait-elle à l'innocente, je ne savais pas... Mon Dieu !... Ah ! quelle brave fille !... Ah ! que je vous rends grâce !...

—Où ! oui ! c'est cela,—disait-elle à l'innocente, je ne savais pas... Mon Dieu !... Ah ! quelle brave fille !... Ah ! que je vous rends grâce !...

—Où ! oui ! c'est cela,—disait-elle à l'innocente, je ne savais pas... Mon Dieu !... Ah ! quelle brave fille !... Ah ! que je vous rends grâce !...

—Où ! oui ! c'est cela,—disait-elle à l'innocente, je ne savais pas... Mon Dieu !... Ah ! quelle brave fille !... Ah ! que je vous rends grâce !...

—Où ! oui ! c'est cela,—disait-elle à l'innocente, je ne savais pas... Mon Dieu !... Ah ! quelle brave fille !... Ah ! que je vous rends grâce !...

—Où ! oui ! c'est cela,—disait-elle à l'innocente, je ne savais pas... Mon Dieu !... Ah ! quelle brave fille !... Ah ! que je vous rends grâce !...

—Où ! oui ! c'est cela,—disait-elle à l'innocente, je ne savais pas... Mon Dieu !... Ah ! quelle brave fille !... Ah ! que je vous rends grâce !...

—Où ! oui ! c'est cela,—disait-elle à l'innocente, je ne savais pas... Mon Dieu !... Ah ! quelle brave fille !... Ah ! que je vous rends grâce !...

—Où ! oui ! c'est cela,—disait-elle à l'innocente, je ne savais pas... Mon Dieu !... Ah ! quelle brave fille !... Ah ! que je vous rends grâce !...

—Où ! oui ! c'est cela,—disait-elle à l'innocente, je ne savais pas... Mon Dieu !... Ah ! quelle brave fille !... Ah ! que je vous rends grâce !...

—Où ! oui ! c'est cela,—disait-elle à l'innocente, je ne savais pas... Mon Dieu !... Ah ! quelle brave fille !... Ah ! que je vous rends grâce !...

—Où ! oui ! c'est cela,—disait-elle à l'innocente, je ne savais pas... Mon Dieu !... Ah ! quelle brave fille !... Ah ! que je vous rends grâce !...

évident que l'enfant ne courait plus aucun danger.

Justine,—fit Blanche de Lauriac,—courez au château. Prévenez ma mère... avec bien des précautions ; dites lui que tout danger est passé... Cela d'abord... Puis vous avertirez mon frère... Qu'il fasse atteler... Qu'il se rende lui-même ici. Allez !... Mais allez donc... Ah ! dites à mon frère qu'il apporte de l'acide phénique.

—J'y vais, madame, répliqua Justine, aussi vite que je le pourrai... car, c'est du coton que j'ai dans les jambes...

Blanche de Lauriac avait repris sa fille.

Louise se tenait sur les genoux de sa mère, tandis que l'une de ses mains jouait avec les boucles brunes de Fleur-de-Mai, agenouillée devant elle.

L'enfant souriait à la Tiote, et la Tiote, elle, la pauvre fille, faisait de la tête mille signes affectueux à la petite fille.

Ah ! ma chère enfant,—s'écria Blanche,—en prenant les mains de Fleur-de-Mai dans les siennes, comment vous dire, comment vous exprimer ma reconnaissance !

A cet instant seulement, elle aperçut les sordides haillons qui recouvraient à peine le corps émacié de la jeune fille.

Et une pensée toute de charité inonda le cœur de la mère d'une immense joie.

—Habitez-vous loin d'ici, mon enfant ?—lui demanda Blanche, en donnant à ses paroles un accent plein de tendresse.

Fleur-de-Mai fit un signe de tête négatif.

—Vous habitez avec votre mère ? Votre père ?

La Tiote répondit encore : "Non, non" de la tête.

—Vous n'avez pas de parents, ma pauvre petite ? Fleur-de-Mai haussa les épaules, comme pour dire qu'elle l'ignorait.

—Ah ! grand Dieu !—murmura Blanche de Lauriac,—la malheureuse enfant ! serait-elle muette ?

Plus doucement encore elle lui demanda :

—Vous ne pouvez pas me répondre, mon enfant ?

Jamais un son de voix aussi affectueux n'avait caressé les oreilles de l'innocente.

Il lui sembla qu'elle entendait pour la première fois une harmonie céleste.

Ses yeux sous l'empire de cette émotion violente, étincelèrent d'une joie intense, puis ils se voilèrent sous ses longs cils et ce fut avec une inconsolable tristesse qu'elle répondit avec effort, d'une voix qu'enrouaient des larmes :

—Pas !... Pas !... Sais... Pas !...

—Ah ! la malheureuse créature,—se dit Blanche,—pauvre affligée !... Oh ! c'est bien la Providence qui t'a mise sur ma route... Je jure bien que j'aurai soin de toi... Va !... J'en fais le serment.

Puis tout haut elle reprit :

—Vous me comprenez, cependant, ma chère enfant ?... Vous m'entendez bien ?...

Les yeux de Fleur-de-Mai pétillèrent d'intelligence et plusieurs fois elle répondit par un signe de tête affirmatif.

—Et vous ne pouvez pas me parler ?

Ses yeux de velours reprirent leur expression navrante et la Tiote répondit péniblement encore :

—Non...

—Quelle épouvantable infortune !—murmura la jeune mère dont les yeux se reportèrent sur la petite fille, qui continuait à jouer avec la chevelure de Fleur-de-Mai.

Et l'enfant lui sourit, en lui disant :

—Tu es jolie !... tu es belle !... Comment t'appelles-tu ?... Dis ?...

Alors deux larmes, deux grosses larmes brûlantes roulèrent sur les joues hâlées de la Tiote, et elle finit par répondre en prononçant ce nom qu'on lui donnait par les chemins.

—Mai... Fleur... de... Mai...

—Mai !... Fleur-de-Mai !... répéta Loulou. Je t'aime tout plein, Fleur-de-Mai !... Tu es belle !

Dans un nuage de poussière, une voiture s'avancait au grand galop...

C'était Henri de Lauriac qui conduisait, et pour quelques centaines de mètres le cheval était déjà blanc d'écume.

Dans la voiture, la marquise de Lauriac, horri-

blement pâle et Justine qui n'avait pas cessé de pleurer depuis son départ et n'avait pu que très imparfaitement raconter l'accident.

—Ce n'est rien ! ma mère, —s'écria Blanche !— Ce n'est plus rien !... Mais, de ma vie, je n'ai éprouvé pareille angoisse... j'avais perdu complètement la tête... Ma mère !... ma chère maman !... j'en suis encore toute tremblante... Louise a failli...

La mère n'eut pas le courage de prononcer le terrible mot.

—Elle a été piquée par une vipère !—s'écria Mme de Lauriac en mettant pied à terre,—voilà tout ce que j'ai compris à ce que disait Justine.

—Oui, c'est cela, ma mère ; mais, grâce à Dieu, cette jeune fille est accourue à nos cris, et elle savait ce qu'il fallait faire en pareil cas. Elle a aspiré le poison et Louise est sauvée, ma mère... Tenez, regardez là !

Loulou était tenue à cet instant par Fleur-de-Mai et la couvrait de caresses...

Et avec un adorable sourire, elle disait à la marquise dans son parler caressant :

—Faut pas pleurer, grand'mère !... Non ! faut pas pleurer... puisque Loulou n'a plus rien.

Henri s'était approché de la vipère et l'examinait attentivement.

Elle était longue de soixante à quatre-vingts centimètres, grosse, avec une large tête aplatie...

—C'était une vipère rouge,—dit-il en relevant la tête,—ce sont les plus dangereuses. La chère Louise n'a plus rien à craindre. Cependant il faut laver la morsure, par surcroît de précautions, avec de l'acide phénique.

Et il ajouta, en baissant la voix :

—La brûlure va la faire pleurer ; il le faut cependant.

—Allons,—fit Blanche de Lauriac,—nous aurons du courage.

Mais la première piqure de l'acide, la petite fille se mit à pousser les hauts cris...

Alors ce fut Fleur-de-Mai qui la reprit, la cajola, la caressa, lui adressant des mots inconnus, des interjections caressantes, des non sens d'une douceur charmante...

Et Loulou se calma et finit par lui sourire à travers ses larmes.

—Et c'est cette enfant qui est venue à votre secours ?—fit la marquise en regardant pour la première fois Fleur-de-Mai, car jusqu'alors toute son attention avait été concentrée sur sa petite fille.

—Oui, ma mère,—répliqua Blanche de Lauriac,—mais ne lui adressez pas la parole, je vous en prie, la pauvre créature ne saurait vous répondre. Elle ne peut pas parler.

—Ah ! la pauvre petite...

—Vous ne la connaissez pas, ma mère !...

—Non ! Je ne l'ai jamais vue ?...

—Et toi, Henri, est ce que tu...

Blanche s'arrêta, et la fin de la phrase expira sur ses lèvres.

Les traits d'Henri étaient décomposés...

Ses yeux, agrandis par une inexplicable stupeur, ne pouvaient se détacher de Fleur-de-Mai.

Immuable, effaré, il demeurait fixé au sol.

Sa mère et sa sœur s'étaient aperçues en même temps de cette émotion poignante.

—Mais qu'as-tu donc, Henri,—lui demanda la marquise ?—Est-ce que tu connais cette enfant ?... Sais-tu son nom ?... Sais-tu où elle habite ?... Peux-tu nous fournir quelques renseignements sur son compte ?

—Non ! non ! ma mère !... Je vous donne ma parole d'honneur que je vois cette... enfant pour la première fois...

—Mais alors, mon fils... d'où vient cette émotion ?...

—Je ne saurais vous le dire, ma mère... L'inquiétude que nous venons d'avoir... un éblouissement... je ne sais.

Pour Fleur-de-Mai, non plus, elle ne parvenait point à détacher ses yeux d'Henri.

Elle éprouvait, à le regarder, un véritable, un sensible plaisir...

Mais quand elle s'aperçut qu'elle devenait le point de mire de tous les regards, le rouge de la honte envahit son visage...

Son sein s'oppressa... ses yeux se voilèrent...

Et ce fut vainement que la marquise, Blanche de Lauriac et la petite Louise l'appelèrent.

A pas lents, comme à regret, elle s'éloigna et se perdit dans le taillis, sous l'épaisse feuillée duquel elle disparut.

IV.—LA CACHETTE

Cependant le caractère de Fleur-de-Mai se métamorphosait d'une manière sensible.

Irma et Romain s'en rendaient parfaitement compte.

—Je ne sais pas ce que cette petite gueuse a depuis quelque temps,—disait Irma,—mais elle devient toute chose.

—Tiens ! tu es drôle, toi,—répliquait Romain,—je voudrais t'y voir à sa place... Elle est toujours seule, personne ne lui dit jamais un mot... Elle ne mange seulement pas à sa faim... Sans compter les gifles et les coups de trique, car si tu lui mesures son pain, tu ne les lui ménages pas... les pains !... Il est envoyé celui-là...

La maîtresse de la Glandière secouait la tête.

—Non ! Ce n'est pas cela... Il n'y a rien de changé dans sa vie... C'est elle qui change... Elle est triste... Je la crie... elle n'accourt même plus à mon appel...

—Tiens !... pour recevoir des coups, il est toujours à belle heure.

—Je sais ce que je dis... Elle part pendant des journées entières... Elle passe la nuit dans les bois... Et j'ai beau la corriger, beau taper dessus... Rien n'y fait.

Romain éclata d'un gros rire.

—Elle a peut-être trouvé un amoureux...

Irma haussa brusquement les épaules...

—Quelle brute tu fais... Un amoureux...

—Mais c'est une espèce de bête que cette fille-là.

—Tiens ! les bêtes, c'est comme les gens...

Souvent c'est même pire...

Et Romain qui ne croyait certainement pas si bien dire, appuya cette aphorisme d'un nouveau rire.

—Après tout,—conclut Irma,—il arrivera ce qui arrivera, on ne m'a pas dit de veiller sur elle... Ça ne me regarde pas ces affaires-là...

Seulement si je la pince jamais à roucouler avec un berger, ou tout autre, la Tiotte peut être sûre que je lui caresserai les côtes de la belle façon.

—Tu en reviens toujours là, toi... c'est drôle comme tu aimes taper... Moi... j'ai mon idée.

Je crois que la Tiotte devient tout à fait ce que l'on voulait qu'elle fût... Je crois qu'elle devient folle, idiote !...

—Elle ! Elle est rouée comme potence... Et pour ce que tu disais tout à l'heure, maintenant j'y pense, tu pourrais bien avoir raison. Est-ce que je ne l'ai pas trouvée, l'autre jour, s'arrangeant les cheveux devant une glace...

—Pas possible !

—Elle s'était fourré des clématites blanches d'un côté !...

—Ça ! c'est crevant !...

—Je lui en ai offert du miroir et des fleurs !...

A-t-on jamais vu !...

—Pour ça, tu as eu raison ?... faut la corriger comme a dit la vieille.

La Tiotte était devenue, en effet, d'humeur vagabonde.

Elle disparaissait à la première lueur de l'aube, et tout le long du jour elle le passait dans les bois.

Irma l'avait frappée, rien n'y avait fait.

La Tiotte s'était sauvée et n'était pas rentrée, ne revenant à la Glandière que vingt-quatre heures plus tard.

(A suivre)

MUSIQUE NOUVELLE

Tout en Rose, chansonnette, 25c ; Toujours à toi, valse sérieuse, E. F. Blackstock, 50c ; Clémentine, valse, L. Dessaux, 60c ; Concert sous la feuille, valse de salon, L. Gobacurts, 40c ; A Run of Luck, polka, Ant. L. Morac, 50c ; L'étoile du Congo, polka, J. Frisque, 50c ; Train éclair, gallop brillant, G. Kinkel, 60c ; Marche Canadienne, M. Krein, 40c.

MUSIQUE A BON MARCHÉ

Marie, valse, Mary C.-B. Sheets, 20c ; Lilly of the valley, Mazurka, M. Smith, 35c ; Heather bell polka, J. Kinkel, 20c ; Amusement quadrille, Zikoff, 20c ; Race course galop de concert, C.-D. Blake, 20c (expédier franco par la poste sur réception du prix marqué) ; Danse écossaise, F. T. Baker ; Rock a bye baby, valse, F. Tield ; Whispers of love, valse, C. Kinkel ; Bal des papillons polka, Coote ; Daisy, polka, J.-C. Drane ; Midnight, galop, G.-C. Petit ; Conia, grande marche, E.-F. Smith ; 10c. ou 11c. par la poste.

En vente chez J. G. YON, 1898, rue Ste-Catherine.

PETITE CHRONIQUE

LES FEMMES NE DOIVENT PAS LIRE CE QUI SUIV

Les Poudres Orientales sont un élément indispensable à la constitution du squelette : à ce titre, elles doivent entrer dans la nourriture fournie aux jeunes enfants. Elles concourent également dans une mesure très marquée à la reproduction des êtres et à la sécrétion du lait. Avis aux mères qui allaitent, c'est le grand remède de la mère et de l'enfant. Il forme le système osseux et fait disparaître le rachitisme. Par l'emploi des Poudres Orientales tout vice de conformation est sûrement évité et les enfants grandissent beaux et forts.

Les Poudres Orientales assurent aussi à l'aide d'un traitement facile et en moins de trois mois le développement des formes de la poitrine chez la femme depuis l'âge de dix ans jusqu'à l'âge mûr. Employées et recommandées sur les deux continents.

Boîte avec notice : Un dollar. Demandez à votre pharmacien ou écrivez à l'agence de Poudres Orientales ? Boîte-Poste 694, Montréal.

Avis aux mères.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par les mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure un sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amolite les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille

—Alfred est assis près de la jeune fille et lui demande timidement d'être sa femme. Elle se trouble et devient toute pensive. Certes, elle le voulait bien ; elle l'aimait de toute son âme. Elle aurait accepté et en aurait été très heureuse, certaine d'avance qu'Alfred ferait un excellent mari. Francs et honnêtes tous deux, ils avaient appris à se connaître dès l'âge le plus tendre. Mais une maladie inconnue à la jeune fille la troublait depuis quelques mois. Elle lut un jour chez une amie un petit livre qui traitait des maladies inhérentes à la femme et de suite elle comprit ce qu'elle avait. C'était la maladie qui affecte les trois quart et demi des femmes. Sans retarder elle se procura le remède infaillible pour ces maladies là, le "Régulateur de la Santé de la femme" et un "Fermale Pourous Plaster" du Dr Larivière, et deux mois après elle était guérie et était l'épouse heureuse de l'heureux Alfred. Dépôt de ces remèdes à Montréal, chez : Dr J. Leduc Picault et Contant Laviolette et Nelson, Dr F. Demers, Evans et Fils, où tous les marchands peuvent se le procurer. Ainsi à vendre partout aux Etats-Unis. Pour toutes informations écrivez au propriétaire, Dr J. Larivière, Manchester.

LE PLUS BEAU

CHOIX DE PIANOS A

DES AVANTAGES REELS

— CHEZ —

LAURENT, LAFORCE & BOUDREAU

1637, Rue Notre-Dame

CONSIDERATIONS GENERALES

Toujours on semble oublier que l'assimilation d'un élément de nutrition de nature organique ou minérale est tributaire en fin de compte des lois de l'organisme vivant, et que dès lors la première condition requise pour traiter les anémiques par aglobulie, c'est de remonter les organes digestifs, raviver leurs facultés languissantes d'assimilation et modifier l'économie toute entière par des stimulants et des toniques appropriés. Telles sont les considérations générales qui, dès l'année 1880, servaient de base à la formule du VIN AU QUINQUINA FERRIGINEUX du Dr Ed Morin. Disons de suite que les résultats en ont été absolument surprenants et bien faits pour confirmer le public dans la certitude que ce Vin est venu combler une lacune considérable de la médecine par le fer. En effet, toute préparation ferrugineuse ne sera rationnelle et efficace que si elle offre les trois conditions suivantes : D'être agréable à prendre ; de ne pas fatiguer l'estomac ; de stimuler doucement la muqueuse stomacale et d'être en même temps un excitant de l'assimilation générale.

Or, le VIN AU QUINQUINA FERRIGINEUX du Dr Ed Morin : De la force d'une liqueur générale est très agréable au goût et tel que les malades, loin de le négliger ou l'oublier, le recherchent avec plaisir.

Cette préparation sans rivale peut s'obtenir chez tous les pharmaciens au prix de 50 cents et \$1.00 le flacon. Dépôt général : Dr Ed Morin & Cie., Québec, A Montréal, chez Mess Lyman, Knox & Cie, et E. Lefort & Cie., pharmaciens en gros.

GUERISON PROMPTE
DES
RHUMES ET DES BRONCHITES
PAR LE
SIROP DE TÉRÉBENTHINE.

N. B.—Demandez-le toujours comme suit : *Sirop de Térébenthine du Docteur Lavolette.*
En vente chez tous les pharmaciens.
50 cts le Flacon.

UNE VENTE FORCÉE

Vue l'élargissement de la rue Notre Dame, je suis forcé de fondre mon stock de Vases, Verres, Verreries, Lampes, etc., etc. Venez en profiter.

- Services à Dîner..... Moitié prix
- Services à Thé..... — —
- Services de Chambres..... — —
- Lampes à suspension..... — —
- Lampes de Tables..... — —
- Verreries, coutellerie, argenterie, etc..... — —

CHEZ

L. DENEAU

213, Rue Notre-Dame

VOYEZ

GUIMOND

Avant d'acheter vos

CORPS et CALECONS

Rien n'égale ces

CORPS ET CALECONS DE 75cts A \$1.50

15 ST-LAURENT

LA

Banque Jacques-Cartier

DIVIDENDE NO. 50

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de TROIS ET DEMI (3½) POURCENT sur le capital payé de cette institution a été déclaré pour le semestre courant et sera payable au bureau de la Banque à Montréal, le 1^{er} après LUUDI, le PREMIER DECEMBRE prochain.

Les livres de transfert seront fermés du 17 au 30 novembre, les deux jours inclus. Par ordre au bureau.

A. DE MARTIGNY,
Directeur-Gérant.

Montréal, 23 octobre 1890.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

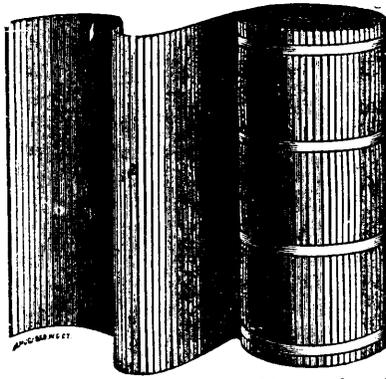
DR V. PERRALUT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

- Savon No 1.—Pour démangeaisons de toutes sortes.
 - Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.
 - Savon No 8.—Contre les taches de rousseur et le masque.
 - Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donne un beau teint à la figure.
 - Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
 - Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.
- Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents). ALFRED LIMOGES, Saint-Eustache, P. Q.

QUELQUE CHOSE DE NOUVEAU
EN
DOUBLURE DE TAPIS



Le papier plié pour doublure de tapis donne à un tapis de peu de valeur l'élégance d'un bon, et un bon tapis meilleur. La nature molle et souple de la doublure donne de l'élasticité au tapis.

Elle dure longtemps et empêche le tapis de s'user. Elle est à l'épreuve des mites et reçoit tous les dépôts de poussière. Vous marchez comme

sur du velours. Pas de bruits, les pieds ne ressentent presque rien. Facile à poser, économique et propre.

En rouleaux de cinquante verges, chaque verge est numérotée. Circulaires et échantillons envoyés par la malle sur demande.

Le Canada fourni par

THOMAS LIGGET

1884, RUE NOTRE-DAME

—A MORT—

LE RACHITISME !

LES POUDRES ORIENTALES, les seules qui assurent en trois mois en fortifiant le système, le **DEVELOPPEMENT DES FORMES DE LA POITRINE.**

Elles causent la **SECRETION DU LAIT** et sont conséquemment un aliment indispensable aux mères qui allaitent.

Elles favorisent la **FORMATION** des **JEUNES FILLES** et sont un puissant élément à la **CONSTITUTION DU SQUELETTE** ; à ce titre elles doivent rentrer dans la nourriture fournie aux jeunes enfants, lesquels par l'emploi régulier de ces poudres étonnantes, grandissent beaux et forts.

Elles guérissent la **DYSPEPSIE**, la **CONSOMPTION**, l'**ANEMIE**, les **FAIBLESSES D'ESTOMACS**, les **PALES COULEURS**, etc.

FONT DISPARAITRE COMPLETEMENT LE RACHITISME. Recommandées sur les deux continents par les plus célèbres médecins.

BREVETÉES PARTOUT.

Boîte avec notice : Un dollar.

Dépôt général pour Montréal : L. A. BERNARD, pharmacien, 1882, RUE STE-CATHERINE.

Demandez à votre pharmacien ou écrivez à l'Agence des **POUDRES ORIENTALES**, Boîte-Poste, 694.

LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

CINQUIÈME TIRAGE MENSUEL, LE 12 NOVEMBRE 1890

3134 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet : \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires à

S. E. LEFEBVRE, Garant.

81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

EXCELLENTS POTAGES.



En boîtes et bouteilles, tout préparés, prêts à servir. — Coucous, J. Henne, croutons, bouillon, viande, etc., etc. Pâtés de gibier truffés. En outre de demi livre Excellents pour Lunch, Souper, pique-nique, etc., préparés par la

FRANCO AMERICAN FOOD CO. NY

En vente chez Fraser, Viger & Cie., 199, rue St-Jacques, Montréal, et chez tous les épiciers du Canada. Échantillons envoyés franco contre 14c pour soupe et 25c pour pâtés, envoyés en timbres-postes.

Banque Ville - Marie

AVIS

Est par les présentes donné qu'un dividende de TROIS ET DEMI POURCENT (3½) a été déclaré sur le capital payé de cette institution pour le semestre courant, et que ce dividende sera payable au bureau de la Banque à Montréal, LUNDI, le PREMIER DECEMBRE prochain.

Les livres de transfert seront fermés du 20 au 30 novembre prochain, les deux jours inclusivement.

Par ordre du Bureau,

U. GARAND
Caissier.

Montréal, 21 octobre 1890.

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le samedi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1^{er} décembre et du 1^{er} juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

Colonne Carsley

Commandes par la malle remplies avec soin.

DÉPARTEMENT DE CONFECTIONS DE TAILLEURS

Prenez l'ascenseur
Pour acheter des vêtements d'enfants
Habilllements genre jersey, depuis 60c
Habilllements en serge, depuis 75c
Habilllements en serge, depuis 75c
Habilllements en tweed, depuis \$1.50
Assortiment considérable et au plus bas prix.

S. CARSLY

Commandes par la malle remplies avec soin.

DÉPARTEMENT DE CONFECTIONS DE TAILLEURS

Prenez l'ascenseur pour
Acheter des vêtements pour jeunes gens
Habilllements en serge épaisse
Pantalon long, depuis \$3.25
Pardessus d'automne, depuis \$5.30
Pardessus d'automne, depuis \$5.30
Pardessus d'hiver, depuis \$4.35
Pardessus d'hiver, depuis \$4.35
Assortiment considérable et au plus bas prix.

S. CARSLY

Tapis tapisserie !

Tapis tapisserie !

Le plus bel assortiment qu'il y ait en Canada—Prix 25c la verge, en montant.

Tapis de Bruxelles !

Tapis de Bruxelles !

Des fabriques les plus en renom. Des-seins et nuances dans les derniers goûts.

Tapis Wilton
Tapis Wilton

Pour clore la vente de ce qui nous reste de tapis Wilton les prix ont été réduits de \$2.50 à \$1.50 la verge.

S. CARSLY.

Prélarts anglais
Prélarts anglais

Assortiment de prélarts anglais, de bonne qualité, prix réduits à 33c. et 38c. la verge carrée.

Linoleums anglais
Linoleums anglais

Bel assortiment de linoleums à 40c. la ver.

Coupons ! Coupons !

Coupons de prélarts anglais et de linoleums à grand marché.

S. CARSLY.

Nattes en fibre de cocoa
Nattes en fibre de cocoa

De toutes largeurs, depuis 1/2 à 2 verges de large. Nouvel assortiment cet automne. Nattes posées aux portés d'entrée avec tringles spéciales.

S. CARSLY.

FIL DE CLAPPERTON

SI VOUS VOULEZ

Un fil qui ne s'effile pas,
Qui coudra avec douceur,
Un fil pour coudre à la main ou à la machine,
Un fil qui vous sera agréable,

DEMANDEZ LE

FIL DE CLAPPERTON

EVER READY

Les baleines de corsages
EVER READY

Sont reconnues par toutes les couturières qui en font usage comme étant les meilleures et les plus confortables ; elles reconnaissent que ce sont les seules baleines que l'on doit acheter

S. CARSLY.

S. CARSLY

175 1767, 1769, 1771, 1773, 1175, 1777, RUM
NOTRE-DAME, MONTREAL

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE "WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MERNE

Revenu pour l'année 1889. \$2,025,192.59
Sécurités pour les assurés. 1,837,286.41

BUREAU A MONTREAL, 194, RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE, Agent du département français. J. H. ROUTH & Cie., Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

19564



Réchauffer, stimuler, donner des forces, et de la vigueur, voilà les propriétés du
JOHNSTON'S FLUID BEEF

RICHARD LAMB

Importateur et Manufacturier de Chapeaux, Casques et Fourrures—
Garnitures en Fourrures teintes et réparées avec soin

Des Casquettes de Fantaisie en Heluche, Velours, Polos, etc., etc., faites à ordre pour Dames et Enfants. Une visite est sollicitée avant d'aller ailleurs.

2295—Rue Notre-Dame, Montréal—2259

DEMENAGEMENT !

Nous avons l'honneur d'annoner à nos pratiques et au public en général qu'à cause de la démolition de notre magasin, pour l'élargissement de la rue Notre-Dame, nous avons transporté notre stock au No 2092, rue Notre-Dame, plus haut que le carré Chaboillez. Nous avons fait d'énormes réductions sur toutes nos marchandises, et nous invitons le public à en profiter.

Grand choix de Hardes Faites pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants. Chemises, Collets, Cols, Corps et Caleçons, Chapeaux, etc., etc. Une visite est sollicitée.

DUPUIS, LANOIX & Cie

2092, rue Notre-Dame, ci-devant à l'ancien Magasin I. A. Beauvais

HONNEUR AUX REMÈDES SAUVAGES DE GEO TUCKER

ARRAPAHOU
BAUME DES MONTAGNES VERTES
DE GEO TUCKER, POUR
LES MALADIES INTERNES ET EXTERNES REMÈDES BIEN CONNUS.

<p>\$5.000 DE RECOMPENSE POUR DE MEILLEURES MEDECINES PATENTÉES VENDUS PAR TOUS PHARMACIENS ET EPICIERS RESPECTABLES DEPOT CHEZ</p>	<p>MÈRES SAUVEZ LA VIE A VOS PETITS ENFANTS EN DEMANDANT TOUJOURS A VOTRE PHARMACIEN LES BOMBONS DE CHOCOLAT INDIEN DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER POUR LES VERS.</p>	<p>N'oubliez pas de demander les petites pilules POMMES DE MAI DE LA MONTAGNE VERTE & GEO TUCKER POUR LA PURGATION. DYSPEPSIE. CONSTIPATION ETC 1/2 PILULES LADOSE</p>	<p>DES MILLIERS DE PERSONNES SOUFFRANTES ONT IMMEDIATEMENT RECOURS AUX Remèdes Sauvages DE GEO. TUCKER</p>
---	---	--	--

LYMAN, FILS & Cie PHARMACIE EN GROS, RUE ST-PAUL, MONTREAL. 429, RUE GRAIG EN FACE DU CHAMP DE MARS

HOTEL ST - LOUIS

(Ci-devant occupé par M. J. Riendeau)
64, rue Saint-Gabriel, Montréal

Cet hôtel vient d'être ouvert par MM. John Johnson & Cie, déjà si avantageusement connus. M. J. Johnson a fait précédemment sa marque - Ottawa. La table est des mieux servies. Primeurs de toutes les saisons. Chambres spacieuses, magnifiquement meublées à neuf.

J. JOHNSON & Cie, 64, rue St-Gabriel, Montréal.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY, Chimiste-pharmacien, 122 rue St-Laurent.

ANNONCE DE John Murphy & Cie

LINGE DE CORPS POUR L'HIVER A L'USAGE DES DAMES ET ENFANTS

On vient de placer en magasin une quantité considérable de linge de corps pour l'hiver, importé directement des plus célèbres fabriques anglaises, écossaises et allemandes, les marchandises ont été achetées avec le plus grand soin par acheteur d'expérience et nous sommes sûrs que si vous nous faites une visite, nous aurons votre pratique, vu que notre assortiment de NOUVELLES MARCHANDISES est des plus considérables et nos prix bien au-dessous de ceux des autres magasins.

Tout le linge de corps de différentes qualités pour dames et enfants est à bon marché et mérite d'attirer l'attention des acheteurs. Vous économiserez de 15 à 20 pour cent si vous faites vos achats à notre établissement.

Nous avons un magnifique assortiment de gilets de laine, blancs et à côtes, avec manches courtes ou longues, de toutes grandeurs. Prix 75 cts, \$1.00 et \$1.25.

Aussi, gilets de laine blancs et à côtes pour enfants, à manches courtes ou longues, de toutes grandeurs. Prix 40 cts, 50 cts, 55 cts et 60 cts, suivant la grandeur.

Assortiment complet de gilets en laine Shetland pour dames, de toutes grandeurs, au prix du gros. Gilets en laine Shetland dans les derniers goûts et jupons à côtes, \$1.00, \$1.25, \$1.50, \$1.75 et \$2.00.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 580

Commandez le Pond's Extract. Evitez les imitations



Fac-Simile du Flacon enveloppé de papier chamois.

POUR

Tous les Maux
Hémorroïdes
Contusions
Catarrhes
Blessures
Douleurs
Brûlures
Toilette

SERVEZ-VOUS DE POND'S EXTRACT

Il guérit les

Engelures
Enrouements
Rhumatismes
Maux d'Yeux
Hémorrhagies
Inflammations
Maux de Gorge

Préparé seulement par la
POND'S EXTRACT CO.
76 Fifth Avenue
New York